This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

RICHARD III

ET

JEANNE SHORE.

Se trouve, à Paris, chez

FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS, rue Jacob, n° 24.
BARBA, cour des Fontaines.
BOSSANGE PÈRE, rue de Richelieu, n° 60.
BOULLAND ET Cie, rue du Battoir, n° 12.
DELAUNAY, LADVOCAT, PONTHIEU, au Palais-Royal.

Ouvrages du même auteur qui se trouvent chez BARBA.

FRÉDÉGONDE ET BRUNEHAUT, tragédie en cinq actes.
LA DÉMENCE DE CHARLES VI, tragédie, *deuxième édition.*
LOUIS IX EN ÉGYPTE, tragédie.
AGAMEMNON, tragédie, *quatrième édition.*
CHARLEMAGNE, tragédie.
LE FAUX BONHOMME, comédie.
LE FRÈRE ET LA SŒUR JUMEAUX, comédie.
LE CORRUPTEUR, comédie en cinq actes et en vers.
MOYSE, poëme.
LA PANHYPOCRISIADE, poëme.

RICHARD III

ET

JEANNE SHORE,

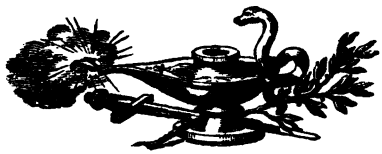
DRAME HISTORIQUE

EN CINQ ACTES, ET EN VERS,

IMITÉ DE SHAKESPEARE ET DE ROWE;

PAR NÉPOMUCÈNE L. LEMERCIER,

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE (ACADÉMIE FRANÇAISE).



PARIS,

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXIV.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
27 SEP 1954
UNIVERSITY OF OXFORD

AVERTISSEMENT.

Quand on tire de son propre génie le fonds d'un ouvrage, on est maître des élémens que fournit l'imagination et de l'ordre auquel on les soumet : quand on emprunte une œuvre étrangère pour la reproduire, l'esprit ne dispose pas librement des matériaux qui lui sont prêtés ; ce ne serait pas les traiter convenablement que de les dénaturer : c'est éluder les difficultés de l'art. On doit, en saisisssant bien leurs propres formes, ne les modifier qu'autant que l'exige le gout du pays au quel on les représente. Le sujet de *Jeanne Shore* m'a prouvé combien ce travail coûte de soins et de précaution. Je l'intitule *Drame* parce que plusieurs parties de son intrigue ne tiennent qu'à ce genre secondaire ; et j'ajoute, *historique*, parce que plusieurs personnages qui concourent à son action appartiennent au genre supérieur de la tragédie ; par les mêmes raisons j'en ai restreint la diction aux limites du style tempéré, qui passe du ton familier à la simple éloquence des passions, et qui n'atteint que rarement à la hauteur poétique.

Il m'a fallu corriger partout la pièce anglaise, et sans cesse inventer en imitant, pour la rendre supportable au goût noble et délicat du public français. Le fonds en est très-moral et très-pathétique ; car l'héroïne intéresse à sa destinée, étant la victime d'une faiblesse amoureuse et non d'un crime ; son malheur devient une leçon terrible pour les personnes qui, trop dédaigneuses de leurs conditions modestes, s'enorgueillissent de briller dans les cours, où les moindres erreurs servent de pré-

texte à les punir des vertus qui leur restent, dès qu'elles résistent courageusement aux iniques volontés de la toute-puissance. Mais la fable dans laquelle s'est resserré le poète Rowe, est trop vulgaire, et, par fois, d'une invraisemblance choquante. Dès le premier acte, l'introduction du mari, déguisé en vieux domestique, ôte à son rôle toute dignité tragique : il n'est point reconnu de sa femme, qui lui débite des lieux communs sur la vertu et sur le repentir : ce hasard sort des possibilités naturelles. Le moyen à l'aide duquel j'y supplée, en produisant un plus touchant effet, offre sinon une vraisemblance réelle, du moins une vraisemblance théâtrale.

Au second acte, on ne sait pourquoi Jeanne confie ses bijoux à la jeune Alicia, puisqu'il ne résulte rien de cet incident. Tous les détails d'une pièce doivent rentrer dans sa contexture et concourir à sa fin. Je motive sur le respect du devoir et sur la honte d'une faute passée le dépôt que fait Jeanne des gages qu'elle reçut de l'amour d'Édouard, et de son portrait, qu'elle rougit de revoir. Ces riches présens, qui lui sont inutilement rendus lorsqu'elle meurt de faim, rappellent vivement au spectateur la cause de sa catastrophe. Parmi les scènes mal tissues de l'auteur anglais, la surprise galante d'Hastings, aux prises avec la favorite d'Édouard, m'a paru trop cavalièrement traitée. Je crois avoir, dans cette entrevue, rehaussé l'héroïne par la décence et l'intérêt des sentimens qu'elle y déploie, et qui lui méritent l'estime de son époux qui l'entend. Les lois ni les préjugés du XVe siècle ne permettaient qu'un si haut seigneur qu'Hastings daignât se battre avec l'obscur mari de Jeanne; leur duel, moyen de théâtre subalterne, n'est qu'une ridicule faute dans les mœurs

de l'époque; et l'ignorance aurait pu seule applaudir au faux éclat de modernes usages opposés aux convenances du temps.

Au troisième acte, un petit échange de papiers entre les deux rivales, par lequel une requête adressée au Protecteur est furtivement remplacée par une dénonciation anonyme, ne forme qu'un jeu d'imbroglio mesquin, qu'un tour de passe-passe inadmissible, même dans nos opéras-comiques. J'ai substitué plus heureusement à ce mauvais ressort, une audience accordée secrètement à la jalousie accusatrice d'Alicia, qui frappe de surprise l'ambitieux Glocestre irrité de se sentir dévoilé par son indiscrétion : cette scène n'a pas semblé la moins neuve de ma pièce.

L'intérêt qu'excite Hastings par son zèle en opposition avec les projets de ce même Glocestre, détourne l'intérêt prédominant qui doit s'attacher à Jeanne : son sort, dans le drame de Rowe, ne demeure pas assez uni à celui du Chevalier, qui ne l'approche que pour l'insulter par un amoureux caprice, et qui n'a plus de rapports ni d'entretiens avec elle. Les condamnations de ces deux personnages étant successives et séparées, au quatrième acte, leur effet, qui se suit de l'une à l'autre, devient nuisible à toutes deux, d'autant plus que la première, plus frappante, plus touchante que la seconde, détruit la progression de terreur et de pitié que l'art doit continuellement accroître; les plaintes d'Alicia, qui survient ensuite, font tomber cet acte en langueur. Toutes ces choses manquent de relief par l'arrangement défectueux qui les désordonne : c'est là que de toutes les corrections que j'ai faites, se trouve la meilleure. L'idée d'associer les deux victimes et de les accabler à la fois, au même moment, d'un même

coup, et dans le même conseil, me paraît ma plus capitale invention; car elle fait mouvoir tous les ressorts ensemble, en ramenant l'action à l'unité prescrite. La couleur locale que répand l'accusation de magie sur ce terrible tableau des difformités physiques et morales de Glocestre, rend l'époque vivante aux yeux du spectateur.

Chez Rowe, rien de plus froid que la première scène du cinquième acte, où le mari de Jeanne ne songe qu'à récapituler ses offenses et ses chagrins jaloux tandis que sa malheureuse femme expire sans secours. Rien de plus indigne du genre tragique que la rudesse des laquais d'Alicia fermant la porte de son hôtel à cette infortunée. Rien enfin de plus atroce que les imprécations vindicatives et que la démence haineuse de sa rivale. Ce spectacle révolterait la juste sensibilité de notre parterre. Ajoutez à tant de défauts, une stérile reconnaissance entre le mari et la femme, un pardon tardif qui la dégrade, des expressions de pénitence qu'elle n'est plus en état de prononcer, et l'horreur des tortures du corps qui n'exaltent point les expressions passionnées de l'ame; et vous jugerez de tout ce que j'avais à rectifier, à trouver et à changer dans l'exécution, dans les caractères, et dans le fonds de cet ouvrage. Qu'ai-je fait? j'ai reporté vers l'exposition le développement des douleurs profondes de l'époux de Jeanne: j'ai tâché par une vive image du sentiment de ses injures, de ses regrets, de son exil, de sa fierté courageuse, d'ennoblir en tout sa situation et son langage. Le jeu plein d'une énergie pathétique de *Lafon* ne m'a pas moins servi à faire éclater ces préparations animées que sa chaleur entraînante à faire passer dans les cœurs l'émotion de l'active charité et du désespoir

menaçant qui transporte ce personnage, au dénouement du drame. Croit-on qu'il fût aisé de ne montrer Shore que sous un aspect tragique?

Le rôle du mendiant, dont la création m'appartient en entier, place idéalement le spectateur dans les rues de la ville où doit périr l'errante victime dont lui seul a pu suivre les pas et indiquer la route à ceux qui la cherchent. Ses récits courts et naïfs rattachent le fil de l'action : parmi les flots d'une populace qui poursuit une misérable, cet homme est le portrait vivant de la vertu naturelle du Peuple : sa compassion, égale à son courage, brave la mort qui glace de terreur tous les habitants d'une cité : la loi divine le met héroïquement au-dessus des lois de proscription : il partage le pain de l'aumône avec une femme condamnée à mourir de faim; et quand l'hypocrisie d'un méchant prince lui demande de prier pour lui, ce pauvre, qui n'a que ses prières à donner, les refuse à la tyrannie.

Ce rôle apporte une noble diversion à la présence des supplices de Jeanne. La vue des souffrances corporelles ne se tolère sur la scène française qu'autant qu'elles augmentent la force et la grandeur des souffrances morales. C'est ce choix dans les émotions produites aux théâtres qui a rendu le nôtre vraiment classique. Aussi, voulant offrir l'essai d'une composition conforme au genre anglais, ne me suis-je pas borné aux ressources que me prêtait le talent de Rowe : mais j'ai recouru encore au modèle qu'il imita lui-même; et j'ai emprunté les grands traits que m'a fournis le génie de Shakespeare, pour que la sublimité de son terrible Richard III, relevât jusqu'à la hauteur du cothurne, la faible marche de *Jeanne Shore* que la célèbre Sidons sut rendre si déchirante, et pour que le rôle le plus

marquant de Garrick reçût de *Talma* son originale physionomie en traits ineffaçables.

Le nouveau succès de notre savant acteur a surpassé mon attente; et pourtant *le lévite d'Éphraïm*, *Égyste* dans *Agamemnon*, *Tholus* dans *Ophis*, les caractères de *Pinto*, de *Plaute*, m'avaient accoutumé à tout espérer de la variété de ses talents supérieurs: mais il faut que je révèle ici combien son application studieuse le rend précieux aux amis qu'il éclaire et qu'il sait interpréter. Nos consultations réciproques ont souvent duré quatre heures entières, et quelquefois le tour entier du cadran. Les inflexions de voix et les projets d'attitudes ne lui coûtaient pas plus à changer qu'il ne m'en coûtait de changer des vers dans mon ouvrage, pour leur donner plus de justesse, ou pour lui procurer les facilités de les dire théâtralement. Nous avons ri parfois ensemble de la double grimace que font certains auteurs et certains acteurs quand on les force à renoncer, les uns à leurs beaux gestes d'habitude, les autres à leurs belles tirades rimées. En scène, la principale force est dans la vérité, nous disions-nous, et l'art veut la vérité choisie. Ce grand artiste, toujours accessible lui-même aux conseils, fut dès ma jeunesse l'objet de ma prédilection intime, et je lui dois mes plus heureux pas dans la carrière dramatique. J'estime mieux les talens de ces hommes rares qui représentent bien les tyrans, les chefs des cours ou des peuples, que l'habileté de ceux qui sont réellement souverains ou tribuns despotiques: car les Roscius, les Garrick, les Lekain ressemblent à ces historiens qui peignent admirablement les vices qu'ils n'ont pas.

La plupart des innovations nécessaires à l'imitation du systême de la tragédie anglaise, m'ont forcé d'acte

en acte au changement de décorations, ce qui prolonge indispensablement la durée du spectacle : néanmoins je n'ai pas cédé à la licence qui se permet de les mouvoir dans l'intervalle des scènes d'un même acte. Une telle irrégularité blesse notre art perfectionné. Ces innovations m'ont aussi contraint à sortir de la règle d'unité de temps, la seule dont le sujet m'ait affranchi, règle dont la stricte observation reste encore un problême à résoudre *depuis Aristote qui ne la prescrit pas absolument*, et qui, par conséquent, fournira des textes sans fin aux contestations de nos critiques pédantesques.

Le retranchement de deux scènes qui terminaient mon quatrième acte et que j'insère à la suite de cette édition, la correction de mon dénoûment relevé par la présence de Richard III, dont l'action et le caractère s'accomplissent à la catastrophe, prouveront ma prompte docilité aux jugements du public assemblé. Mes propres impressions, si vite en accord avec les siennes, m'avertissent presque toujours de ce qui le choque justement aux représentations, avant même qu'il commence à me l'indiquer par un murmure : dès-lors je ne me sens plus auteur, mais spectateur comme lui. Mais autant le public me semble un guide certain, autant je crains de m'égarer en suivant les censures partiales ou erronées des écrivains journaliers à qui je ne puis ni ne veux me soumettre.

Cette pièce, à dater de la seconde représentation, a été jouée avec un ensemble qui, de jour en jour plus affermi, honore les talents qui nous secondent sur le premier Théâtre-Français.

PERSONNAGES.

RICHARD, DUC DE GLOCESTRE, frère du feu roi Édouard, né Iorck-Plantagenêt, protecteur d'Angleterre, et tuteur de ses neveux, Édouard et Iorck.	M. TALMA.
LORD HASTINGS, chambellan de la cour d'Édouard.	M. MICHELOT.
LE DUC DE BUKINGHAM, seigneur du pays de Galles.	M. ALPHONSE.
CATESBY, chef des gardes du Protecteur.	M. DUMILATRE.
STANLEY, allié de la maison de Richemond-Tudor.	M. LAFITTE.
MORTON, prélat, évêque d'Ély. RATCLIFFE. UN ÉCUYER de miss Alicia.	Personnages muets.
ALICIA, héritière d'une noble famille anglaise.	Mlle BROCARD.
SHORE, négociant anglais.	M. LAFONT.
JEANNE SHORE, sa femme, favorite du feu roi Édouard	Mmes DUCHESNOIS. PARADOL.
LORD BELMOUR, leur ami.	M. S.-AULAIRE.
UN MENDIANT.	M. DESMOUSSEAUX.
CONSEILLERS, GARDES de la tour de Londres et du palais de Glocestre.	

La scène est à Londres.

RICHARD III

ET

JEANNE SHORE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vestibule en communication avec la tour de Londres.

SCÈNE PREMIÈRE.

RICHARD, DUC DE GLOCESTRE, seul.

La couronne m'attend... mes deux frères sont morts.
Leur trépas me conduit au but de mes efforts :
De ce monde exilés, Édouard et Clarence
En mes mains aujourd'hui font tomber la régence :
Leur rôle est achevé : c'est désormais à moi
De monter sur la scène et d'y paraître en roi.
Sombre acteur d'une cour, théâtre de désastres,
J'ai vaincu les Iorcks ainsi que les Lancastres :
Les uns ont par ma main péri dans les combats ;
Les autres, dans la paix, ont vu par leurs débats
S'entrouvrir les tombeaux où les plongeaient mes trames.

De tous que reste-t-il? leurs enfants et leurs femmes,
Êtres faibles et vains, qui, témoins de mes coups,
Déplorent en tremblant leurs pères, leurs époux.
Quelques pleurs répandus épuiseront les haines
De ces veuves en deuil, simulacres de reines,
Fantômes de grandeur.... Mais leurs jeunes enfants
Ont des droits qu'un parti peut rendre triomphants....
Consacré par nos lois, leur rang héréditaire
M'exclut, tant qu'ils vivront, du trône d'Angleterre....
Quoi! me faut-il encor, fatale extrémité!
Hâter en les frappant ma légitimité?
Eh oui.... réalisons ce qu'une prophétesse
A mes parents sur moi prédit dès ma jeunesse:
« Ce monstre, a-t-elle dit, du sang d'Iorck est né
« Pour asservir un jour son pays consterné.
« L'âme aux vices du corps trop souvent se conforme:
« Le sort le fit pervers en le créant difforme. »
Le destin, il est vrai, pour me faire haïr,
Jusque dans ma personne a semblé me trahir:
Des cœurs à mon aspect l'épouvante s'empare;
Un sombre ennui me ronge et de tous me sépare;
Et, pour comble d'affronts, ce bras, mon seul vengeur,
Frappé d'un mal subit a perdu sa vigueur....
Eh bien! si la nature, en marâtre cruelle,
Voulut me dégrader, sachons lutter contre elle:
Je la défie.... En vain crut-elle m'avilir:
Mon sort est d'être roi, je saurai l'accomplir.
Voici les instrumens de mes rigueurs forcées;
Composons nos discours, laissons là nos pensées.

SCÈNE II.

GLOCESTRE, BUKINGHAM, CATESBY, STANLEY, RATCLIFFE.

GLOCESTRE.

Eh bien, généreux lords, tous nos vœux sont remplis:
Ces parvenus titrés, sitôt enorgueillis,
Cliens de la faveur, et parens de la reine,
Dont luttait avec vous l'ambition hautaine,
Ne s'arrogeront plus les honneurs éclatans
En vous et dans vos pairs consacrés par les temps.
De ces princes d'un jour la noblesse rivale
Qui déja se vantait de marcher notre égale,
Sur la tombe où mon frère est allé s'engloutir,
Rentre au même néant dont il la fit sortir.
Sa veuve, à la splendeur dont ma régence brille,
Ayant vu s'éclipser sa gloire et sa famille,
N'est plus que lady Gray, météore des cours,
Pareille à Jeanne Shore, objet d'impurs amours.
Les deux Iorcks, ses fils, sont dans la tour de Londre,
Et tuteur de l'aîné, de lui je dois répondre.
A son frère Dorset la reine ouvre les mers:
Il fuit: de leurs parens, Gray, Vaughan et Rivers,
Les créneaux de Pomfrêt ont vu rouler les têtes.
Mon astre a d'Albion écarté les tempêtes:
Les grands m'ont de l'état nommé le protecteur;
Et de mon rang nouveau je vous dois la splendeur.
Qu'attendrais-je de plus?

BUKINGHAM.

Le sceptre.

GLOCESTRE.

Eh quoi!...

BUKINGHAM.

Vous-même,
Régnez.

GLOCESTRE.

A mon pupille est dû le diadême.

BUKINGHAM.

Les fardeaux imposés à notre souverain
Veulent pour les porter une tête d'airain.
De la tige d'Iorck seul rameau légitime,
Car l'enfant d'Édouard n'est rien dans notre estime,
Seul de nos grands états vous soutiendrez le faix.
Osez donc être roi.

GLOCESTRE, bas à Bukingham.

Si je le suis jamais,
Cher Bukingham, ton zèle aura sa récompense:
Le comté d'Héréford t'est promis par avance.
(Haut.)
Calme l'empressement que m'exprime ton vœu.
Est-ce à moi de régner, tant que vit mon neveu?

STANLEY.

Le conseil évoqué doit, dans votre demeure,
De son couronnement fixer le jour et l'heure:
Si nos pairs à Mylord offrent la royauté,
Pourquoi l'autre dessein entre tous arrêté?

BUKINGHAM, à Stanley, en lui montrant le Duc, tandis qu'il s'éloigne avec Catesby.

Tous les chefs du conseil, ses vassaux tributaires,
Ont dépouillé pour lui leurs âpres caractères :
L'un des soumissions se compose un devoir ;
L'autre est tenté par l'or ; et tout cède au pouvoir.
Quels que soient les dehors de leurs vertus antiques,
L'intérêt et nos voix sont leurs règles uniques.

CATESBY.

Mylord, j'affirmerais à vos nobles amis
Qu'au premier rang des pairs en est un moins soumis.

GLOCESTRE, souriant.

Un?... c'est Hastings.

CATESBY.

Seigneur, vous le nommez vous-même.

GLOCESTRE.

J'aime en toi, Catesby, cette prudence extrême ;
Les princes, trop distraits, et toujours enviés,
Ont besoin qu'autour d'eux les grands soient épiés.
L'amitié que nous porte un conseiller habile
Nous prête en nos dangers une lumière utile,
Emprunte le maintien de tous les factieux,
Et pour les désunir sait se glisser entre eux ;
Des cœurs les plus profonds pénètre l'artifice,
D'en sonder les replis nous rend le bon office ;
Et nous défend bien mieux du fer et des complots
Que la garde attentive autour de nos châteaux.
Ce surveillant esprit, qu'un vrai zèle t'inspire,
Aux sentiments d'Hastings peut m'aider à mieux lire.

CATESBY.

Soit maudit tout mortel, délateur odieux,
Qui vend à des tyrans son oreille et ses yeux!

STANLEY, à part.

C'est pourtant dans cet art que le Duc l'encourage.

CATESBY.

Un dévoûment sincère en vos projets m'engage,
Oui, mylord-Protecteur: je dois donc sans détours
Sur la fierté d'Hastings poursuivre mes discours.
Son âme honore en vous le chef de la pairie:
Mais si la voix des lords commande qu'il s'écrie:
« Vive le roi Richard! » daignez répondre tous;
Son vœu s'unira-t-il au vœu formé par nous?
D'Édouard expiré sujet le plus fidèle,
Quand son jeune héritier croît sous votre tutelle,
Présumez-vous qu'Hastings, à sa cause arraché,
Des droits du sang royal puisse être détaché?
Cet enfant est l'objet d'un culte inviolable
Que n'abjurera pas ce lord inébranlable:
Caresses ni bienfaits, menaces ni danger,
Jamais, dût-il périr, ne le feraient changer.

GLOCESTRE.

Il se peut; mais son âme, aux plaisirs adonnée,
Est par une maîtresse, a-t-on dit, gouvernée;
Tous ces esprits si fiers, en leur rigide orgueil,
Sont bien près d'échouer contre un léger écueil,
D'un dehors d'héroïsme affectant la rudesse,
Et souvent en secret plongés dans la mollesse!
Je connais bien Hastings, faible et fort tour-à-tour,

Fidèle en politique et volage en amour,
Il sait, de quelque honneur couvrant tous ces caprices,
Par des vertus de cour éblouir sur ses vices.
De mon frère Édouard ami voluptueux,
Il le prit pour modèle... Un prince vertueux
A sa cour eût donné des leçons plus sévères :
L'austérité des rois maintient les mœurs austères.
Croit-on que sous mes lois un brillant séducteur
Eût d'une noble fille été le corrupteur,
Qu'Alicia, ravie à ses parens en larmes,
Eût osé pour Hastings déshonorer ses charmes?...
Mais cessons : dans la tour bientôt je vous rejoins :
Il paraît; laissez-moi lui parler sans témoins.

(Ils entrent dans la tour.)

SCÈNE III.

GLOCESTRE, HASTINGS.

HASTINGS.

Gloire et prospérités à votre auguste Altesse!
Puissent, au prix des jours promis à ma jeunesse,
Vos ans se prolonger et durer à jamais!

GLOCESTRE.

L'homme ne peut si loin étendre ses souhaits :
De la vie à chacun Dieu limite l'espace.

HASTINGS.

Un triste objet m'amène auprès de votre Grâce :
Rarement elle oppose un refus au malheur.

GLOCESTRE.

Sa cause en votre bouche acquiert plus de valeur :
Énoncez-la sans crainte; elle est déja gagnée.

HASTINGS.

J'ose vous implorer pour une infortunée,
Que d'obscurs envieux poussent jusques au bord
D'un abyme où l'attend l'infamie et la mort.

GLOCESTRE.

Lord Chambellan, comptez sur l'appui tutélaire
Que lui promet Glocestre, heureux de vous complaire.
Nommez-la.

HASTINGS.

Jeanne Shore.

GLOCESTRE, étonné.

Elle!

HASTINGS.

Oui, cette beauté
Qui, naguère, enflammant votre frère enchanté,
Sur ses pas rayonnante en astre de nos fêtes,
Fit succéder leur faste aux publiques tempêtes.
L'éclat de tout son sexe a pâli près du sien :
Nos lords, nos courtisans briguaient son entretien :
Tous excusaient leur maître, et, pressés autour d'elle,
Des belles d'Albion la nommaient la plus belle.
Quel changement, ô ciel! ses traits décolorés
Sont par des pleurs cuisans dans l'ombre dévorés;
Le feu de ses regards, le lustre de ses charmes,
S'éteignent obscurcis par un voile de larmes;
Elle n'a plus, hélas! que des jours sans repos,

Et la nuit sous son toit n'entend que ses sanglots.

GLOCESTRE.

Triste et frappant revers! quelle affreuse détresse
Du volage Édouard accable la maîtresse!
Vivant, il l'entourait du fol éclat des jeux,
Ils respiraient ensemble et l'amour et ses feux.
En entrant dans la tombe, adieu, vaines chimères!
Ainsi passent trop tôt nos heures mensongères!
Rien ne reste de nous; en quittant ses splendeurs,
Mon frère n'a laissé que des sujets de pleurs...
Dans l'objet qu'il aima sachons l'aimer encore...
On vous dit fort sensible aux maux de Jeanne Shore?

HASTINGS.

Autant que dans les cœurs la vive charité
Doit porter d'intérêt à l'humble adversité.

GLOCESTRE.

Rien n'est plus noble en nous que notre bienfaisance.
J'accorde à votre amie une active assistance.

HASTINGS.

Ne vous étonnez pas de me voir accourir
A l'aide d'un objet qu'on veut perdre et flétrir.
Votre nom, dont abuse une fatale intrigue,
Contre une faible femme arme une lâche brigue:
Des faveurs d'Édouard on cherche à la punir,
Pour la frustrer des biens qu'elle en put obtenir;
Et de son époux mort suscitant la vengeance,
On va d'un adultère évoquant la sentence,
Faire peser sur elle un châtiment affreux,

Et servir la justice à de cupides vœux.
Qu'en dites-vous?

GLOCESTRE.

Moi-même un tel complot me blesse:
L'erreur de Jeanne Shore à ce point m'intéresse,
Que si son époux même avait fait éclater
Ce scandale, ma voix aurait su l'arrêter.
Amante d'Édouard, en sa cour séductrice,
Des crimes de son lit mon frère fut complice:
Qu'au tribunal des lois son nom pût retentir,
L'arrêt sur les Iorcks viendrait s'appesantir.
La raison me conseille un silence plus sage.
Jeanne Shore, après tout, dans l'erreur du jeune âge,
Dérobée à l'hymen par un illustre amant,
Chef d'une cour folâtre, et monarque charmant,
A-t-elle mérité de mourir diffamée,
Sans refuge, sans pain, et tombant affamée?
Malheureuse! et, pourtant, sur l'oubli de sa foi,
Telle est de nos aïeux l'inexorable loi!

HASTINGS.

Œuvres des temps grossiers, et dans l'oubli plongées,
De si barbares lois...

GLOCESTRE.

Ne sont point abrogées.

HASTINGS.

Vous êtes trop humain pour les autoriser,
Si contre Jeanne Shore on voulait en user.

GLOCESTRE.

Loin d'elle les horreurs d'un si cruel supplice!

C'est assez qu'à l'écart son repentir gémisse:
Mais je veux que son cœur doive à votre amitié
Le secours qu'à sa cause eût offert ma pitié.
Je verrai, j'entendrai votre aimable cliente.

(Il fait un mouvement pour sortir, et revient sur ses pas.)

Ma cour, triste aujourd'hui, deviendra plus riante:
Toujours, mon cher Hastings, pourrions-nous sous le deuil
Languir dans nos palais comme on dort au cercueil?
D'ailleurs, conviendrait-il qu'une rigueur sinistre
Toujours des châtimens me rendît le ministre?
Non, aux jours des loisirs, les jeux et les festins
Doivent charmer ma cour, embellir nos destins.
Malheur à qui dévoue aux peines vengeresses
Les transports qu'ont produits d'amoureuses tendresses!
Il faut que, chez les rois, les belles soient des fleurs
Que cueillent vos désirs sans leur coûter de pleurs.
Vous, galant chevalier, vous m'approuvez, je pense?

HASTINGS.

O de vos sentimens attrayante indulgence!
Un empire si doux charmera vos sujets,
Si votre règne un jour...

GLOCESTRE.

Parlons d'autres projets,
Lord Hastings: dans la tour sont les fils de mes frères:
La porte en est fermée aux princesses, leurs mères,
Dont les ressentimens les pourraient émouvoir.

HASTINGS.

Leurs parens qui, toujours envieux du pouvoir,
Servaient, par leurs complots, dont nous eûmes la preuve,

Moins l'intérêt du roi que l'orgueil de sa veuve,
Sont par un juste exil de la cour écartés;
Ces conseillers sont loin.

GLOCESTRE.

Ils sont décapités.

HASTINGS.

Gray? Rivers?...

GLOCESTRE.

Et Vaughan.

HASTINGS.

Quoi! nos trois adversaires?..

GLOCESTRE.

A Pomfrêt, par mon ordre, ont reçu leurs salaires.

HASTINGS.

Par ce grand coup d'état tout vous devient soumis:
Il abaisse à vos pieds nos altiers ennemis:
J'en confesse ma joie...

GLOCESTRE.

Il faut qu'un acte sage
De leurs complots punis offre le témoignage;
Aux arrêts qu'a prescrits une juste rigueur
Venez, en les signant, donner plus de valeur.

(Hastings semble hésiter de lui obéir.)

Les factieux, vous-même, ont osé vous maudire:
J'ai leurs derniers adieux; venez, venez les lire.
On m'attend, suivez-moi.

(Glocester marche vers la tour, en avant d'Hastings.)

SCÈNE IV.

HASTINGS, BELMOUR, ET SHORE, à ses côtés.

BELMOUR, se présentant à Hastings, vers la porte du fond.

Mylord...

HASTINGS.

Que veut Belmour?

BELMOUR.

Votre humble protégée attend votre retour.
Elle m'a commandé de vous voir au passage
Pour obtenir de vous, mylord, un prompt message.

HASTINGS.

Dites-lui d'espérer : un devoir important
Près du lord-protecteur m'appelle en cet instant;
Mais, avant le lever de la nouvelle aurore,
Mon zèle ira répondre aux pieds de Jeanne Shore.

SCÈNE V.

SHORE, BELMOUR.

SHORE.

Jeanne Shore!... Ah! ton nom, à la cour parvenu,
De l'oreille des grands devait être inconnu.
C'est moi qui, le premier, conspirant à me nuire,
Osai, dans leurs palais, follement t'introduire!
A l'âge où tes parens m'ont nommé ton époux,

Plus orgueilleux de toi que je n'en fus jaloux;
Trop vain de tes appas, trop indulgent, peut-être,
A laisser, en sa fleur, ton printemps apparaître,
Dans les cercles pompeux je te fis admirer,
Je t'exposai moi-même à nous déshonorer;
Et, craignant d'affecter des rigueurs tyranniques,
J'ai soustrait ta candeur aux plaisirs domestiques!
Un souverain t'a vue; et tout bonheur m'a fui.

BELMOUR.

D'Édouard chez les morts Dieu te venge aujourd'hui.
Que ton puissant rival sorte de ta pensée,
Puisqu'au fond du tombeau sa présence est chassée.
O noble et digne ami que le ciel m'a rendu,
Shore, en nos murs retrouve un repos qui t'est dû.
Ah! qu'enfin sur mes pas le pardon t'accompagne,
Au moment de revoir la plaintive compagne
Qu'un ascendant funeste a ravie à tes soins!
Mes yeux de sa tristesse ont été les témoins:
Toujours pleurant l'oubli de sa foi conjugale,
Toujours des indigens tutrice libérale,
Elle ne sourit plus qu'aux douceurs des bienfaits
Qu'a prodigués sa main aux heureux qu'elle a faits.
Quelle autre eût converti sa faveur, ses richesses,
En aide aux opprimés, en pieuses largesses,
Et, gardant des vertus que rien n'a pu ternir,
Expié son erreur en se faisant bénir?
Ton trépas publié redoubla sa souffrance.

SHORE.

Mon frère avec mon nom portait ma ressemblance;

Lorsqu'il me devança dans l'éternelle nuit,
J'ai de ma propre mort semé partout le bruit,
Afin qu'à mon retour cette fausse nouvelle
Sous un déguisement m'offrît à l'infidèle,
Qui, trompée aux rapports si frappans entre nous,
En moi verra mon frère et non son triste époux.
Cette ingrate, sans doute, en a perdu l'image,
Et dix ans de chagrins ont changé mon visage.
Plût à Dieu que ses traits, en mon ame gravés,
Et qu'un âge plus tendre aura mieux conservés,
Ne fussent pas restés présens à ma mémoire!
Sa beauté... l'innocence en relevait la gloire!
Comme son doux éclat, jadis pur en ses yeux,
Attirait, méritait mes transports amoureux!
J'aimais à m'éblouir de sa magnificence;
J'épuisais les trésors d'une heureuse opulence,
Qui sur elle appelait mille ornemens divers
Des bords les plus lointains et du sein des deux mers!
Aveugle, j'ignorais le prix des sacrifices
Qui charmaient cette idole, objet de mes délices...
Eh! que pouvait de plus la générosité
Du royal séducteur pour qui je fus quitté?
Sois maudit, Édouard, par mes fureurs jalouses.
C'est donc peu que les cœurs des fragiles épouses
Soient aux piéges obscurs enclins à succomber,
Faut-il qu'un roi conspire à nous les dérober,
Et que l'autorité d'où la loi sainte émane
Soit le fatal écueil de l'hymen qu'il profane!
Vil prince, était-ce à toi de m'ôter mon seul bien,

D'insulter les foyers, l'honneur d'un citoyen?
Fier de l'impunité, majestueux infame,
Émule des Tarquins, ravisseur d'une femme;
Si j'eusse armé mon bras, tu m'aurais fait jeter
Sur l'indigne échafaud où tu devais monter;
Et forcé par ton crime à cacher ma furie,
A-la-fois j'ai pleuré ma femme et ma patrie.

BELMOUR.

Ne renouvelle plus cet affreux souvenir,
Ami; des maux passés crains de t'entretenir.
Ta blessure en ton cœur trop aisément rouverte...

SHORE.

Ce jour où le destin m'a confirmé ma perte,
Ce jour, de mes esprits ne pourra s'effacer...
Cher Belmour!... mes douleurs... comment les retracer?
A l'heure qu'appelé vers ma douce retraite,
Je rentrais; ma demeure isolée et muette
N'offre plus Jeanne Shore à mes regards épris.
Nos zélés serviteurs, que mon trouble a surpris,
Se déclarent émus de sa trop longue absence.
O ciel! ô de l'amour profonde confiance!
Le mien, loin de prévoir son infidélité,
Rêve mille périls pour sa timidité;
Tremble sans murmurer, sans l'accuser frissonne:
L'amour se sent honteux au moment qu'il soupçonne.
A quelle horrible nuit ont succédé des jours
Dont ma recherche vaine a rempli tout le cours!
Partout errant, pleurant, interrogeant sa trace,
M'égarent la douleur et l'effroi qui me glace.

Par un indice obscur tout à coup ranimé,
Enfin vers le palais je cours tout alarmé:
Un bruit suspend mes pas... O triomphe du crime!
Le char brillant du prince entraînait sa victime.
Assise auprès du roi qu'enivraient ses appas,
Mon œil qui la cherchait ne la reconnut pas:
Ses regards, par la honte abaissés vers la terre,
Se levèrent sur moi... Dieu! l'effet du tonnerre
Est moins prompt que le coup dont nos deux cœurs percés
Se sont, au même instant, l'un par l'autre blessés.
Ses traits, glacés d'abord d'une pâleur mortelle,
S'enflammèrent soudain d'une rougeur nouvelle:
Je voulus m'écrier, et, d'horreur interdit,
Ma voix n'eut plus d'accens, ma raison se perdit.
L'effréné ravisseur, par un geste rapide,
Aiguillonne à-la-fois ses chevaux et leur guide,
Dont le bras, excité par ses emportemens,
Frappe à coups redoublés les coursiers écumans;
La poudre, sous leurs pieds, élevée en nuage,
Me cache et la complice et l'auteur de l'outrage:
Comme la foudre au loin le char s'est échappé;
Et je restai muet, sur la terre frappé
Par sa fuite, ses cris, sa rencontre imprévue,
Pâle de désespoir, immobile et sans vue.

BELMOUR.

Calme, calme tes sens: Jeanne Shore à tes yeux
Va paraître, et me doit retrouver dans ces lieux.
Le récit affligeant qui me peint ton injure
Excuse sa faiblesse et dément son parjure:

Ce prompt saisissement, ses larmes, sa rougeur,
Te prouvent d'Édouard la coupable fureur.
Si, d'un poison jaloux exhalant l'amertume,
A son aspect encor ton courroux se rallume,
Trahissant tes desseins tu vas te découvrir,
Sous le poids des regrets tu la feras périr,
Tu ne pourras juger d'une ame au bien rendue,
Qu'un désordre égara, mais qu'il n'a point perdue.
Avant de l'aborder, sonde profondément
Les replis de ton cœur plein de ressentiment.
Pourras-tu maîtriser ta prompte violence,
Tout pardonner?

SHORE.

Dix ans j'ai souffert en silence.

BELMOUR.

Malgré toi vont, peut-être, éclater tes douleurs:
Crains leurs effets.

SHORE.

Dix ans j'ai dévoré mes pleurs.

BELMOUR.

De ton pouvoir sur toi tâche de me convaincre,
Ami.

SHORE.

Dix ans de maux m'ont appris à me vaincre.

BELMOUR.

Eh bien, sois homme; oublie un aveugle abandon.
Éprouve encor ta force au moment du pardon:
Entends s'approcher...

SHORE, jetant un cri.

Ciel!...

BELMOUR.

Ton sein déja s'oppresse...

SHORE.

Et qui?

BELMOUR.

Celle qu'en sœur doit revoir ta tendresse.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEANNE SHORE.

JEANNE, à Belmour.

Eh bien! du chambellan qu'a pu savoir Belmour?

BELMOUR.

Avant qu'au jour qui luit succède un nouveau jour,
Sir Hastings à vos pieds portera sa réponse.
Espérez un succès : son crédit vous l'annonce.

JEANNE.

Veuille un Dieu que fléchit le repentir des cœurs
D'un scandale éternel m'épargner les rigueurs!
Qu'on m'ôte, si l'on veut, mes trésors et la vie;
Mais qu'au nom de la loi, je ne sois pas flétrie.
Ah! Belmour, qu'ai-je dit auprès d'un étranger?
Quel est-il?

BELMOUR.

Ce témoin est pour vous sans danger:
Non moins connu de moi que connu de vous-même,
Il a de votre époux reçu l'adieu suprême.

JEANNE.

Que dites-vous, Belmour?

BELMOUR.

Il vient des murs d'Anvers,
Et pour vous retrouver a repassé nos mers:
C'est son frère.

JEANNE, à elle-même.

Ah! rougis, sœur coupable et confuse!
A se tourner vers toi son regard se refuse.
(A Shore.)
O vous, à qui le sort a voulu m'allier,
Daignez dans mes malheurs ne point m'humilier:
Mes pleurs ont mérité qu'un abord moins sévère
M'annonce au moins en vous les sentimens d'un frère.
La douleur a besoin d'un ami généreux:
Qu'un soutien tel que vous me reste.

SHORE, à part.

O malheureux!
Sa voix, sa seule voix, et ce touchant langage....
(A Jeanne.)
D'un mari.... qui n'est plus, revoyez donc l'image.

JEANNE.

Oserai-je jamais lever les yeux sur vous?...
Je crains de retrouver les traits de mon époux.

SHORE.

De ses derniers regrets ma bouche vous assure.

JEANNE.

Il a donc par vos soins reçu la sépulture?

SHORE.

Oui, mon frère au cercueil fut par mes mains placé.

JEANNE.

Ah! partageant du moins son dernier lit glacé,
Au fond de son tombeau que n'ai-je pu descendre!
Non, ma cendre adultère eût irrité sa cendre:
L'irréparable erreur qui troubla notre sort,
Nous a séparés même au-delà de la mort.
Mes cris jusques à lui n'auront plus de passage;
Je mourrai sans le voir, sans qu'avant mon veuvage
Un généreux pardon reçu de sa pitié
Ait allégé le poids de mon crime expié.
Sa perte, qui confond mon âme anéantie,
Ce n'est pas de ce jour que je l'ai ressentie!
Dès que m'eut enlevée à sa chaste union
L'éclat avilissant de mon illusion,
J'accusai ma faiblesse, un moment éblouie,
Et gémis d'une erreur si tôt évanouie!
O Shore, si mes cris arrivent jusqu'à toi,
Absous, ô digne Shore!...

SHORE.

Il te pardonne....

JEANNE, étonnée.

Eh, quoi!

SHORE, troublé.

Mon frère vous répond.... par ma voix....

JEANNE, à soi-même.

Adultère,
J'ai souillé les deux noms d'un époux et d'un frère.

Où cacher mon opprobre?

SHORE.

Ah! dans mon propre sein....
D'accroître vos tourmens je n'eus pas le dessein.

JEANNE.

Son nom que vous portez, ses traits, sa ressemblance,
Toujours vont, je le sens, augmenter ma souffrance;
J'implorais vos regards vous trouvant en ces lieux,
Et de vous, malgré moi, je détourne mes yeux:
Daignez, daignez pourtant habiter mon asile;
Devenez mon conseil: votre aide m'est utile....
Et je pourrai sans peur me confier à vous,
M'excuser de mon crime et pleurer mon époux.
Possédez tous ses biens; mon cœur n'en fait nul compte:
Je crains peu l'indigence, et ne crains que la honte.
Venez.

BELMOUR, à Shore, avec douceur.

Suis-la.

SHORE, à Belmour.

Sa vue a dompté mes transports....
Mes maux sont, je le vois, moins grands que ses remords.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente l'appartement de lady Jeanne Shore. L'une des deux portes latérales communique à ses chambres particulières; l'autre, au logis qu'elle a cédé à Shore, son mari; la porte du fond, au milieu de la salle, s'ouvre sur les vestibules d'entrée et de sortie extérieure. Il fait nuit; mais le lieu de la scène est éclairé par des lampes. Le tout du style gothique.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE SHORE, ALICIA, UN ÉCUYER.

JEANNE, tenant un écrin.

La nuit vient, et mon ordre a défendu ma porte:
Il faut que sur vos pas votre écuyer emporte
Cet écrin, enrichi par les dons d'Édouard,
Qu'enfin je veux soustraire à mon propre regard.
Soyez de ces présens seule dépositaire.

ALICIA.

Du soin que vous prenez quel est donc le mystère?
Pourquoi me les remettre?.. auriez-vous des soupçons?..

JEANNE.

Ma chère Alicia, vous saurez mes raisons;
Et ne pourrez, je pense, en blâmer la sagesse.
Faites qu'on m'obéisse, et qu'ensemble on nous laisse.

(Elle lui remet l'écrin.)

ALICIA, à l'écuyer.

Tenez, Olbers: gardez ce dépôt dans vos mains,

Allez : attendez-moi sur les parvis prochains.
(A Jeanne.) (L'écuyer se retire.)
Quel trouble vous agite?

JEANNE.

O ma plus tendre amie,
O vous de qui la foi, toujours plus affermie,
Me garantit les nœuds qu'un mutuel penchant
A formés dans nos cœurs par un attrait touchant,
Il n'est point de secrets que je ne vous révèle.
Ne vous étonnez pas qu'à votre soin fidèle
Je remette en dépôt les gages précieux
D'un fol amour puni par le courroux des cieux.
La mort de mon mari, maintenant confirmée,
M'impose d'un long deuil la pompe accoutumée;
Et je l'outragerais dans son froid monument,
Si mon luxe empruntait quelque indigne ornement
Aux atours, aux colliers, dont reluit la parure
Jointe au portrait d'un prince, auteur de mon parjure,
Qui, ceint de diamans, semble encore à mes yeux
Trahir de nos amours l'éclat injurieux.
Sa figure y sourit à ma douleur cruelle,
Quand la mort en poussière a réduit son modèle...
Mon coupable chagrin n'ose la regarder,
Et l'honneur me prescrit de ne la plus garder.
Emportez d'Édouard l'image séductrice :
A mon devoir encor j'en dois le sacrifice.
Si je meurs, héritez de ce dernier trésor,
A mon sexe montrez ces diamans, cet or,
Richesses dont l'éclat ne m'a jamais touchée;
Mais par qui trop souvent sa faiblesse attachée,

Au plaisir de briller immolant son bonheur,
Trouve en ses vanités un charme empoisonneur.
Dites-lui qu'en mourant Jeanne Shore punie
Dans l'éclat de ces dons vit son ignominie.
Pourtant mon cœur séduit ne céda qu'à l'amour!
Si Dieu veut que je vive, et que la haine un jour
Me dépouille, et, des lois provoquant la colère,
Me force à mendier le pain de la misère;
Ce dépôt, mon seul bien, désormais assuré,
De vous, Alicia, je le réclamerai.
Sans lui vous me verriez tendre une main débile
Au seuil hospitalier de votre propre asile.
J'en frémis... le dirai-je? Un secret mouvement
Inspire à mes esprits ce noir pressentiment.

ALICIA.

Dieu! qu'osez-vous penser!... l'amitié vous supplie
De ne plus écouter une mélancolie
Qui vous fait mesurer à vos prospérités
Les degrés menaçans de vos calamités.
Eh, quoi! de vos appas le triomphe suprême
Était-il un forfait digne d'un anathême?
Sans offenser le ciel, dont elle tient ses droits,
La beauté souveraine assujétit les rois
Mais si la lâche envie excite vos alarmes
Essayez sur Richard le pouvoir de vos larmes:
Par votre aimable aspect le protecteur flatté
Adoucira pour vous sa farouche âpreté,
Et vous offrant l'accueil que votre sort mérite,
De son frère appuîra l'illustre favorite.

JEANNE.

De ce prince, aujourd'hui mon auguste recours,
L'entremise d'un grand implore le secours;
Et d'un lord généreux déja la bienfaisance
A fait luire en mon âme un rayon d'espérance.

ALICIA.

Mylady, chez Glocestre, eh, quel est votre appui?

JEANNE.

Le noble Hastings.

ALICIA, subitement émue.

Hastings!.. il vous connaît?.. Qui?.. lui!..
Vous ne pouviez choisir un défenseur plus digne.
A servir la beauté son ardeur est insigne...
Hastings zélé pour elle, et prompt à s'enflammer,
Lui que rend éloquent l'art de s'en faire aimer,
Quel que soit l'ennemi qu'aux belles on oppose,
Sait lire en leurs regards le succès de leur cause...

JEANNE.

Cessez, Alicia, de me croire un attrait
Qui, n'inspirant pour moi qu'un profane intérêt,
Et changeant un pur zèle en flammes amoureuses,
Avilirait d'Hastings les bontés généreuses.
Tant de jours écoulés dans mes égaremens
M'ont fait craindre, éviter les plaisirs, les tourmens,
Des naissantes ardeurs dont on se laisse atteindre,
Et les profonds regrets des feux qu'on voit s'éteindre.
Je ne mesure pas à mes tristes succès
Des revers que je crains le déplorable excès,
Mais je prévois quels maux je me suis attirée:

Un vœu lia ma foi sur les autels jurée;
Devant Dieu, tout un peuple entendit mes sermens;
Tout un peuple et le ciel verront mes châtimens;
Et pleurant de l'hymen la majesté trahie,
Ma pauvreté fuira, de vous-même haïe.

ALICIA.

Moi, vous haïr!... ô ciel! compagnes pour toujours,
Rien de nos amitiés ne peut rompre le cours;
Et jamais la fortune, ou propice, ou cruelle,
N'en saurait altérer l'union mutuelle.

JEANNE, avec douceur.

Mon chagrin est injuste; il vous a fait souffrir.

ALICIA, plus agitée de moment en moment.

Parlons, parlons d'Hastings, qui vous doit secourir.

JEANNE.

Non, à mon trouble affreux l'abbattement succède...
Excusez mes ennuis... ah! ma langueur y cède...
Adieu! la nuit m'invite à chercher le repos.

ALICIA.

Vous reverrez Hastings qui finira vos maux.

(Jeanne se retire lentement.)

SCÈNE II.

ALICIA, seule.

Pensive, elle me quitte et rentre solitaire...
Sa bouche, sur Hastings obstinée à se taire,
Deux fois sembla frémir de répondre à ma voix,
Qui pour l'interroger le lui nomma deux fois:
Déja sur l'infidèle un avis m'a glacée...

J'ignorais pour quelle autre il m'avait délaissée...
Ne m'a-t-elle dépeint tout le malheur d'aimer
Que dans l'effroi qu'Hastings ne me pût enflammer?
Ah! tremble du soupçon qui m'a soudain saisie,
Aveugle Jeanne Shore!... ô noire jalousie,
Dans nos cœurs inconstans que produit ton poison,
Si, troublant tout à coup les sens et la raison,
Il change en haine ardente une amitié paisible,
Et la moindre apparence en un crime visible!
Qu'entends-je?... qui s'avance aux heures de la nuit?

SCÈNE III.

HASTINGS, ALICIA.

HASTINGS, avant d'entrer, à ses gens.

Éloignez vos flambeaux, et m'attendez sans bruit.

ALICIA, hors d'elle-même.

La voix d'Hastings!... quoi donc! sa visite attendue...
Ah! de leur trahison la preuve m'était due...
Contiens, cache, ô mon cœur, ce que tu dois sentir:
Réponds par le mensonge à qui va te mentir.

HASTINGS, paraissant.

Que vois-je?... Alicia!... (à elle.) Quelle heureuse rencontre
Chez lady Jeanne Shore à mes regards vous montre?

ALICIA, se contraignant à sourire.

Au séjour où vous guide une noble pitié,
Pour calmer ses chagrins m'amena l'amitié.
Quand votre cœur, ému du destin qui l'accable,
S'empresse à lui porter un secours... honorable,

Le mien s'enorgueillit d'imiter les vertus
D'un lord qui, par ses soins jour et nuit assidus,
Dès qu'une tendre plainte arrive à ses oreilles,
Vient consoler la veuve, en prolongeant ses veilles,
Et de qui la pudeur, ne la nommant jamais,
Ajoute le mystère aux plaisirs des bienfaits.

HASTINGS.

Oui, d'un zèle tardif on sent peu les services:
La lenteur ôte un prix à tous les bons offices;
Et je n'ai publié ni voulu ralentir
L'annonce d'un succès dont j'accours l'avertir.
Votre amie avait droit...

ALICIA.

Ah! mylord... mon amie!...
Sa confiance en vous, justement affermie,
S'en remet à vos soins qui veillent sur son sort:
Le repos interdit sa chambre à votre abord;
N'allez pas la troubler au sein de sa retraite.

HASTINGS.

Son sort ne permet pas qu'un seul délai m'arrête.
L'un de ses serviteurs, exprimant mon respect,
Lui demande en mon nom l'honneur de son aspect;
Je vais, la devançant...

ALICIA, le retenant encore.

Non... que mon entremise
Lui modère l'effet d'une vive surprise;
Entrons chez elle ensemble; et qu'au gré de mes vœux
Mon amitié partage un entretien heureux.

HASTINGS.

Quelle indiscrète ardeur vous anime et vous guide?
Milady, son secret n'admet pas...

ALICIA.

Ah, perfide!
Tu me veux éloigner; je comprends un tel soin:
Mon amour pour le vôtre est un gênant témoin...
Que n'ai-je de ton art fait un long exercice,
Pour masquer tous mes traits sous un froid artifice,
Pour sourire en mes maux, et t'opposer un front
Glacé d'indifférence au plus cruel affront!
Moi, je ne puis garder ces réserves funestes:
Si tu m'aimes, suis-moi; tu me perds si tu restes.

HASTINGS.

Quel transport!... veillez-vous? ou, troublant vos esprits,
Un songe à votre bouche arrache-t-il ces cris?

ALICIA.

Je vois et je sens trop l'outrage que m'annonce
Ta visite secrète; ainsi, cruel! prononce.

HASTINGS.

Sied-il que mon départ s'impute à vos soupçons?
Je semblerais moi-même y prêter des raisons,
Si, vous obéissant en esclave docile,
Par votre ordre absolu je quittais son asile.
Est-ce donc en tyran superbe, impérieux,
La menace à la bouche et le feu dans les yeux,
Que votre sexe au nôtre imprime ces faiblesses
Qui de nos volontés vous rendent les maîtresses?
La fureur dénature et sa voix et ses traits:

Sa force est la douceur; ses armes les attraits:
Sa prière nous dompte, en ses fers nous attire;
Et le commandement lui ravit son empire.

ALICIA.

Va, le mien est détruit... c'est la première fois
Que pourtant mon amour t'osa dicter des lois!
Rougis-tu de céder à ma tendre prudence,
Quand de ton abandon me frappe l'évidence?
Désormais, ah! pardonne... oui, lasse de souffrir,
Je veux de ce séjour t'arracher ou mourir.
Craintive de te perdre, et fidèle à sa chaîne,
C'est pour te conserver qu'Alicia t'entraîne.
A ses vœux inquiets cède, viens sur ses pas;
Oui, cède... eh bien, Hastings? je ne commande pas,
Je supplie à tes pieds... quoi! muet, immobile,
Tu résistes!... demeure: ah! je pars, sois tranquille:
D'un cœur qui m'est fermé je n'attends rien, cruel!
Mais, en blessant le mien par un affront mortel
Tu n'auras pas le temps, quelque ardeur qui t'anime,
De tromper, comme moi, ta nouvelle victime;
Car tu la trahirais comme tu me trahis:
De ton triomphe, Hastings, en vain tu t'éblouis;
Tu me crois sans pouvoir, faible autant qu'importune;
Et tout fier de l'essor de ta haute fortune,
Qui sous le dais royal a d'augustes abris,
Tu braves mon courroux par de lâches mépris:
Mais cette Alicia, que ton dédain outrage,
Aura plus qu'il n'en faut de crédit, de courage,
Pour t'atteindre toi-même au faîte des grandeurs.

Ta complice exilée oublîra tes ardeurs:
Et sanglots pour sanglots, offenses pour offenses,
Me paîront les tourmens que coûtent les vengeances.
Adieu!

SCÈNE IV.

HASTINGS.

Sous quel aspect sinistre, dangereux,
S'offre des passions le trouble impétueux,
Si l'effet d'un transport dont le cœur n'est plus maître,
Change la beauté même et la fait méconnaître!
Aussi bien, j'étais las sur tous mes pas comptés
De la voir comme une ombre errante à mes côtés,
M'épiant, devançant mes démarches, mes traces,
Et montrant la tristesse où je cherchais les graces.
D'un nœud si fatiguant je me sens délier;
Un doux objet accourt me le faire oublier.
Amour, seconde-moi!

SCÈNE V.

JEANNE SHORE, HASTINGS.

HASTINGS.

Si mon aveugle zèle
Vous dispute au sommeil dont l'heure vous appelle,
Ardent à vous servir, ô belle mylady,
Daignez en excuser l'empressement hardi:
J'ai voulu sans retard vous rendre à l'espérance.

Glocestre dès demain attend votre présence.
Il m'a promis la fin de vos adversités;
Et de sa cour encor les nombreuses beautés
Vous reverront des cœurs enlever les suffrages,
Et placer votre sort au-dessus des naufrages.

JEANNE.

L'objet de vos bontés devrait se prosterner
Devant l'appui que Dieu veut encor lui donner.
Méritai-je, en effet, que, prompt à me défendre,
Jusques à moi, mylord, vous ayez pu descendre?

HASTINGS.

Que ne méritent pas vos graces, leur douceur!...
Croyez-moi, mylady, votre seul défenseur
Fut cet attrait puissant, suprême, irrésistible,
Que des yeux d'une belle a l'éclat invincible;
Puniriez-vous Hastings d'oser vous le nommer?
Cet attrait, c'est l'amour, brûlant de s'exprimer....

JEANNE.

Souffrez que je sourie aux graces d'un langage
Que prodigue à la cour un trop galant usage:
En vos palais, jadis, ce langage flatteur
Souvent de mon caprice a caressé l'erreur:
Toute femme l'excuse; il en séduit quelqu'une;
Mais c'est aux jours sereins, non aux jours d'infortune.
Que mon malheur vous touche, et ne m'adressez plus
D'un hommage amoureux les stériles tributs.

HASTINGS.

Quel discours!

JEANNE.

Par quel autre avais-je à vous répondre?

HASTINGS.

Ceux que vous tient Hastings, devez-vous les confondre
Avec ces propos vains, ces serments affectés
Que livre aux vents le cours de nos frivolités,
De l'art des sentiments expressions légères,
Qui, fardant les amours, n'en font que des chimères?
Par ces mensonges, moi, vous profaner jamais!
Non, sachez distinguer mes accens purs et vrais.
Vos malheurs m'ont touché: lions-nous l'un à l'autre:
Régnez par mon crédit qui deviendra le vôtre.
De nos engagemens témoin silencieux,
La nuit seule....

JEANNE, versant des larmes.

Sur nous, mylord, du haut des cieux,
Dans cette même nuit veille un dieu de justice,
Témoin que de vos vœux mon cœur n'est pas complice.
Dites-moi, lord Hastings: quel mal vous ai-je fait
Pour conjurer ma honte et me vendre un bienfait?...

HASTINGS.

Quoi! mon amour par vous serait ainsi traitée....

JEANNE.

Non, l'horreur de me voir par un peuple insultée,
L'effroi d'un tribunal qui proscrirait mes jours,
Tous les maux dont enfin me gardent vos secours,
De moins d'ignominie eussent frappé mon âme
Que l'aveu flétrissant de votre impure flamme.
Un injuste mépris sans doute, en vos loisirs,

De ma faveur trop prompte a flatté vos désirs:
Ma gloire qu'a ternie une triste défaite
Vous donne à présumer ma facile conquête,
Et vous pousse à franchir, par votre erreur conduit,
Et le seuil de ma porte et l'heure de la nuit.
De quel opprobre, hélas! me couvre cette offense,
Moi, dont la bouche ici n'osé pour ma défense
Nommer, en vous parlant, le devoir, la vertu,
Qu'abandonna mon cœur sous la honte abattu!
D'un oubli de soi-même ô leçon exemplaire!
De vos séductions outrage téméraire!
J'apprends à le sentir par votre indigne amour,
L'honneur qu'on a trahi nous quitte sans retour.
A la pudeur première une tache imprimée
Semble enhardir l'audace à sa perte animée:
Nul remords des mépris ne saurait la sauver;
La vertu qui tomba ne peut se relever.
Mais vous, mylord, mais vous, dont la folle entreprise
M'accable sous le poids d'une faute commise,
Quoi donc! n'empruntiez-vous l'aspect d'un bienfaiteur
Que pour mieux déguiser un dessein corrupteur?
Sans élan généreux, sans pitié pour moi-même,
Votre zèle était donc un lâche stratagême!
Quand je vous bénissais, que vous deviez rougir!...
Admirable bonté qui vous faisait agir!
Si du bien qu'on a fait le but est sans droiture,
La meilleure action est la pire imposture:
De la reconnaissance il rompt l'engagement;
Et le cœur ne lui doit que son ressentiment.

Comptez donc sur le mien : ma dette est acquittée;
Et d'un bienfait trompeur je me sens irritée.

HASTINGS.

Ah! soit que vous transporte un courroux vertueux,
Soit qu'un peu d'art m'oppose un dédain fastueux,
Jurez-moi qu'un pardon....

JEANNE.

Je vous jure ma haine.

HASTINGS.

Je la vaincrai....

JEANNE.

Je fuis.

HASTINGS, lui saisissant le bras.

Votre rigueur est vaine....

JEANNE.

Laissez-moi, laissez-moi... Quoi, mylord!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SHORE s'élançant entre eux.

SHORE, à Hastings.

Arrêtez.

HASTINGS.

Quel es-tu?

JEANNE.

Je frémis....

SHORE.

Vous, mylady, sortez.

(Elle se retire effrayée.)

HASTINGS.

Quel droit peut dans ce lieu pousser ta hardiesse?

SHORE.

Le droit qu'a la vertu d'appuyer la faiblesse.

HASTINGS.

Es-tu son surveillant, ou quelque amant jaloux?

SHORE.

Redoute Shore en moi, frère de son époux.

HASTINGS.

Moi, sais-tu qui je suis, sous quel titre on me nomme?

SHORE.

Le seul titre au respect est celui d'honnête homme.

HASTINGS.

Je t'apprendrai qu'au mien tu dois un humble égard.

SHORE.

Imprudent séducteur, tu n'es pas Édouard;
Tu n'es pas roi: tu n'es qu'un noble condamnable.
Ton sein aux châtimens n'est pas inviolable,
Hastings.

HASTINGS.

Tu me connais, et m'oses affronter!

SHORE.

Sans nous connaître, toi, tu viens nous insulter:
Apprends qu'un lord pour moi, fût-il d'un rang suprême,
Seul à seul, n'est qu'un homme.

HASTINGS.

A ton audace extrême
Je paîrai son salaire..... et si j'étais armé,
Mon courroux.....

SHORE, *froidement.*

Je le suis : n'en sois pas alarmé.
Je suis noble de cœur plus que toi de naissance;
D'un avantage en rien n'usera ma vengeance.
Dans un combat égal veux-tu nous mesurer?

HASTINGS.

Présomptueux mortel, jusque-là t'honorer!
Hastings, lui, dans ton sang abaisser son épée
Que du sang des héros la victoire a trempée!
Non, les prisons, pour toi plus douces que la mort,
T'instruiront, orgueilleux, à respecter un lord.

(*Il sort furieux.*)

SCÈNE VII.

SHORE, JEANNE SHORE.

JEANNE, *accourant toute émue.*

O mon sauveur!...

SHORE, *avec une colère ironique.*

Il fuit.

JEANNE.

Son adieu vous menace.....

SHORE.

Des grands, vos séducteurs, voilà quelle est la grâce!
L'injustice est leur arme aussitôt que l'honneur
S'efforce à réprimer leur désir suborneur.

JEANNE.

Sa vengeance est à craindre...

SHORE.

Ah! moins que l'infamie.

JEANNE.

Je le sens.

SHORE.

Dans le bien demeurez affermie.
Votre accent courageux, de moi-même entendu,
Vous rend digne du nom que vous aviez perdu.

JEANNE.

Mais au courroux d'Hastings j'expose votre vie...

SHORE.

Qu'importe, si la vôtre à l'opprobre est ravie?

JEANNE.

Au prince de Glocestre il nous faut recourir.....

SHORE.

Ce frère d'Édouard ne peut que nous flétrir.
Du théâtre des cours mobile personnage,
Les sentimens divers mentent sur son visage :
Le souris sur sa lèvre ou les pleurs dans ses yeux
Trompent les cœurs séduits à son art captieux.
Les vices des Iorcks, ce méchant les surpasse;
C'est le Néron anglais, le pire de sa race.

JEANNE.

Partez...

SHORE, la regardant et lui prenant la main.

Me suivrez-vous?

JEANNE.

Au plus lointain séjour :
Guidez-moi.

SHORE.

Quittez donc les rois, les grands, la cour :
Un désert est plus sûr que leur perfide asile
Où la vertu périt, d'où la fierté s'exile.

JEANNE.

Oui, partons... j'y consens... qu'un champêtre foyer
Dans l'Écosse avec vous me cache au monde entier.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une salle du conseil dans le palais du duc de Glocestre : un dais s'élève, sur des degrés tapissés, au fond de cette salle ouverte aux audiences par des portes latérales. Le tout dans le style d'architecture et avec des ornemens du quinzième siècle.

SCÈNE PREMIÈRE.

HASTINGS, seul.

Ou porter de mes sens l'abattement extrême?
Un coupable est toujours mécontent de soi-même.
Confus de l'attentat dont m'échappe le fruit,
De mon désordre encor le reproche me suit :
Et peut-être un succès que je crus désirable,
M'enlevant le bandeau d'un amour peu durable,
M'eût laissé dans le cœur un autre repentir.
De tes langueurs, Hastings, tâche enfin de sortir :
D'une femme trop vaine éloigne ta pensée :
Son image, importune à ta fierté blessée,
N'a-t-elle pas déja perdu de ses attraits?...
Sa vertu n'est qu'un fard... non, non, de tous ses traits
Une pudeur sincère animait la noblesse.....
Tantôt sa résistance accroît ma folle ivresse;
Tantôt de ses mépris je me sens indigné;

Et n'accuse que moi d'en être dédaigné.
Que sais-je?... à mes discours je l'aurais attendrie...
Pourquoi de son parent l'insolente furie
Vint-elle nous surprendre et la faire frémir?...
Prisonnier par mon ordre, il n'a plus qu'à gémir :
L'insolent est captif... Ah! pour sa délivrance
Il te faut, Jeanne Shore, implorer ma clémence;
Et son emportement, contraire à mon amour,
Me deviendra propice avant la fin du jour.

SCÈNE II.

GLOCESTRE, HASTINGS.

GLOCESTRE.

Je vous cherchais, Hastings; votre aimable affligée
Sait déja qu'en ma cour vous l'avez protégée :
Par un message prompt je l'ai fait prévenir :
Elle a de mon accueil droit de tout obtenir.

HASTINGS.

Vos faveurs sont des nœuds pour ma reconnaissance.

GLOCESTRE.

Vous ne m'en devez point de cette complaisance :
Jeanne Shore est en butte à la cupidité
Qui couvre ses projets d'une fausse équité :
L'entendre est mon devoir. A tous vos vœux propice,
Ne vous refuser rien me semble une justice.
J'ai fait bien des ingrats! si parfois j'en gémis,
Je ne me lasse point de servir mes amis.

Cependant, regardez où les haines aspirent:
A semer de faux bruits tous les partis conspirent.
On murmure: on répand que mes faibles neveux
Pour succéder au trône ont des titres douteux;
Que de ces faux Iorcks le sang illégitime
Est issu d'un amour dont nous taisons le crime;
Que, s'il en est ainsi, je ne puis couronner
Ces enfans qu'à mon frère un hasard put donner.
Tous ces bruits, trop publics, sont peut-être l'ouvrage
D'amis qu'à m'élever un zèle aveugle engage,
Ou plutôt d'ennemis tâchant d'accréditer
De coupables discours qu'ils veulent m'imputer.
On épuise à me nuire et la force et la ruse:
Ma rigueur nécessaire, on la blâme, on l'accuse:
Des reines pour ma perte on excite les cris;
Leurs parens condamnés, on les nomme proscrits:
C'est peu; le croiriez-vous? le peuple me soupçonne
D'un désir empressé de prendre la couronne!
Mes neveux, disent-ils, ont des droits superflus;
Prisonniers dans la tour, ils n'en sortiront plus:

(Hastings fait un geste d'indignation, et Glocestre le regarde profondément.)

Et si, dans mes desseins, quelque imprudent m'arrête...
J'ai des bourreaux tout prêts à m'apporter sa tête.
Des mensonges si noirs enfin m'accableront:
Plaignez-moi.

HASTINGS.

Mes cheveux se dressent sur mon front:
Ah! quand au roi mourant votre bouche tremblante

De son frère annonça la mort prompte et sanglante,
L'étonnement qui, tous, nous glaça de terreur,
A sur mes traits, je crois, jeté moins de pâleur.
Si vous eussiez du trône accueilli l'espérance,
Auriez-vous tant gémi du trépas de Clarence,
Au moment qu'Édouard, expirant après lui,
Ne laissait à l'état que vous seul pour appui?
Auriez-vous de ses fils, notre espoir légitime,
Dérobé dans la tour l'enfance aux yeux du crime,
Et de quelque attentat prévenu le danger?
Ceux qu'on cherche à commettre on veut vous en charger.
Aux héritiers d'un frère alarmé de survivre,
Où fuiriez-vous la haine ardente à vous poursuivre?
Dernier Plantagenêt, vous verriez un Tudor...

GLOCESTRE, d'un ton de surprise, mêlée de dédain.

Qui? Richemond!...

HASTINGS.

Oui, prince; il peut de loin encor,
Opposer sous les murs de Londres agitée
A la rose d'Iorck sa rose ensanglantée.
Nos peuples, désunis par de vaines couleurs,
Signes qu'ont arrosés tant de sang et de pleurs!
Foulés par vos drapeaux et par ceux des Lancastres,
Au cri de la Discorde invoquant d'autres astres,
Dans les meurtres enfin las de se replonger,
Achéteraient la paix du joug de l'étranger.
Que produirait le cours de nos guerres civiles?
Le ravage des champs, la ruine des villes,
Le seigneur égorgé par le serf opprimé,

Dans nos châteaux fumans l'incendiaire armé,
La pudeur sans abri, les foyers sans enceintes,
Le pauvre errant sans pain sur des cendres éteintes!
De nos mœurs, de nos lois les codes abolis,
Nos temples, nos palais, nos arts ensevelis,
D'un siècle de combats consommant les misères,
Diraient qu'en noirs excès nous surpassions nos pères.

GLOCESTRE.

Tels sont les monumens, aveugles nations,
Que laissent les fureurs de vos dissensions!
Loin de nous ces fléaux!...

HASTINGS.

Oui, du sang qui l'inonde,
Retirons l'Angleterre encor riche et féconde:
La gloire lui conquit votre illustre maison:
Donnez-lui du devoir la première leçon,
Mylord; par vos vertus apprenez à des traîtres,
Prompts à changer de camps, de patrie et de maîtres,
Que le repos de tous, que le faisceau des lois
Ne demeure attaché qu'à la tige des rois;
Que du sceptre à leurs fils l'hérédité jurée
Du commun héritage assure la durée;
Et qu'un usurpateur, qui rompt nos vœux constans,
Rend chaque droit instable et tous les biens flottans.
Le parti qui le hait, le parti qui le nomme,
Tend à le détrôner, ne voit en lui qu'un homme:
Son titre à l'imiter enhardit cent rivaux;
Et ligue tous les rois qu'irritent ses drapeaux.
Des leçons du passé l'autorité si grave

A de l'ordre légal formé l'heureuse entrave.
Maintenez-le: montrez aux regards ennemis
Que le protecteur même à sa force est soumis.

GLOCESTRE, embarrassé.

Certes, sans remonter jusqu'au berceau du monde,
Sur la transmission la royauté se fonde:
Religion des cœurs, ces principes chéris,
Sous le frein du devoir retiennent les esprits.
Mes neveux ont des droits sacrés, mais leur jeune âge
Du bonheur du pays ne paraît point un gage:
On s'obstine à penser, craignant pour l'avenir,
Que seul dans le repos je puis le maintenir.
La France est, en exemple, offerte à l'Angleterre...
On voudrait qu'en suivant la chaîne héréditaire,
Pour le bien des humains, régnassent à la fois
Louis-onze à Paris, à Londre Richard trois.
Mais la minorité de mon jeune pupille
Sans doute pour jamais loin du trône m'exile.

HASTINGS.

L'aîné du sang royal nous fût-il enlevé,
Au second héritier son sceptre est réservé.

GLOCESTRE.

Oui, mais ce double hymen que contracta mon frère,
Fait voir au peuple en eux les fruits de l'adultère.
Les lords qui moins que vous paraissent résolus
A croire aux saintetés de nos rangs absolus,
Pensent que nos maisons naquirent des conquêtes.
La force est tout: qu'importe à de royales têtes
L'aveu, le désaveu des légitimes droits,

Reconnus tour à tour et méconnus des rois?
Sur l'un ou l'autre enfant le poids du diadême
En expose l'honneur par leur faiblesse même.
Déja nos saints docteurs, chez l'évêque d'Ély,
Imprimant le soupçon à leur sang avili,
Consultent les décrets de leur foi solennelle
Pour les bannir du rang où leur nom les appelle...

HASTINGS, avec une noble émotion.

Oh! qu'aux gouffres d'enfer périssent dévorés
Ces prêtres factieux, ces imposteurs mitrés,
Qui, réglant les destins des têtes couronnées,
Des monarques anglais rompant les hyménées,
Du pontife romain leur imposent les fers,
Et troublent saintement la paix de l'univers!
Est-ce pour nous donner un tyran éphémère
Que, prêtant à deux fils l'opprobre d'une mère,
Le mensonge flétrit leur auguste berceau?
Nul ne peut succéder qu'assis sur leur tombeau.
Veuille le protecteur des races souveraines,
Préserver nos sujets d'illégitimes chaînes,
Et garder à l'état ces enfans adorés!
Autant qu'à vous, mylord, leurs droits me sont sacrés.
Quand l'aurore en leur chambre appela mon hommage,
Sa clarté, sur un lit, colorait leur visage:
L'un par l'autre embrassés, je les ai vus dormir...
Leur sommeil éternel nous eût fait tous frémir.

GLOCESTRE, à part.

Vous frémirez.

HASTINGS.

Vivez, tendre espoir des provinces!

GLOCESTRE.

Que j'aime vos transports pour nos aimables princes!
Noble attendrissement qui signale les cœurs
Dont l'attrait du beau sexe a policé les mœurs!
L'amour ne touche, Hastings, que les plus belles ames:
On aime les enfans quand on chérit les femmes.

HASTINGS, impétueusement.

Mon dévoûment pour eux n'a rien d'efféminé.
A défendre leur cause il est déterminé:
Oui, mylord, je l'atteste. Assez dans nos batailles
J'ai vu la cruauté courir aux représailles;
Assez, guidant pour vous nos escadrons meurtris,
J'ai vengé les Iorcks dans le sang des Henris;
Et, des ambitions écartant le fantôme,
Je m'attache à mon roi pour la paix du royaume.
L'homme fidèle aux lois s'allie à tous les temps;
C'est l'allié du jour s'il se voue aux tyrans.

GLOCESTRE, avec une ostentation hypocrite.

On doit s'unir au peuple, éternelle puissance
Dont les seuls intérêts réclament ma défense.

HASTINGS.

Son nom sert de prétexte à de grands attentats.
Si vous-même ébranliez l'ordre de nos états,
Des droits de vos neveux, qu'on ne doit plus débattre,
Courageux défenseur, j'oserais vous combattre.

GLOCESTRE, étonné.

Moi!

HASTINGS, avec véhémence.

Vous-même, oui, mylord; dût ma tête tomber.

GLOCESTRE.

Cet héroïsme est beau.

HASTINGS, de même.

Mais, loin de succomber
Aux efforts des partis, à leur brigue, à leurs piéges,
Votre honneur confondra leurs projets sacriléges.
Daignez, si la chaleur de mon attachement
Des bornes du respect est sortie un moment,
L'imputer à mon zèle, et n'y voir que la marque
D'une fidélité due au juste monarque,
Et qui, si quelque jour vous régnez par la loi,
Vous répond à jamais de ma constante foi.

GLOCESTRE.

Quelle sécurité cette franchise inspire!
Va, de tels sentimens n'ont pu me contredire.
Ce sont les miens, ami!... je ne t'aurais blâmé
Que si ton noble cœur me fût resté fermé.
En ses épanchemens le mien se livre et s'ouvre:
Mais dans les vils replis dont l'intrigue se couvre,
J'ai de nos courtisans démêlé les secrets.
Ma voix t'interpréta leurs désirs indiscrets,
Pour mieux sonder ton ame et pour mettre à l'épreuve
Ton amour du devoir, dont je m'acquiers la preuve.
Sers mon royal pupille: à ton empressement
Je remets tous les soins de son couronnement:
Hâtons-en l'heureux jour par nos justes mesures;

Et faisons taire ainsi toutes les impostures.
Adieu, mon cher Hastings.

SCÈNE III.

GLOCESTRE, seul.

Vassal imprévoyant,
J'aurais pitié de toi, si tu n'étais puissant:
Mais ton rang, ton crédit... Va, plein de confiance,
Signaler au hasard ton inexpérience.
Insensé, dont le cœur ne sait déguiser rien,
Vante-toi, si tu peux, de lire dans le mien:
C'est sans bruit, sans éclat, qu'y mûrit ma pensée
Que veut surprendre en vain ma cour intéressée,
Et dont je ne révèle à mes humbles sujets
Que la part nécessaire à servir mes projets.
Hastings, par ses discours, peut m'être utile encore
A démentir mes vœux qu'on fait trop tôt éclore.
S'il me nuit, au néant qu'il soit précipité...
Lui seul m'imposerait cette nécessité...
Vaut-il mieux que Clarence, à mes grandeurs contraire?
Je l'immolai pourtant... vaut-il le roi mon frère?
Il n'est plus... Gray, Vaughan, Rivers sont éclipsés....
En ombres sous mes yeux tous déja sont passés.
Que sont donc tous ces grands?.. Rien devant moi... Leur foule
Comme les flots des mers brille, s'enfle et s'écoule;
Un de plus les suivra, si par un faux devoir
Il prétend opposer sa force à mon pouvoir.

Mais toi, Glocestre, toi, qui seul dans les naufrages
Sur leurs débris communs t'élèves et surnages;
Es-tu d'un plus grand prix... par la perversité
Qu'imprima la nature à ta difformité?...
Rebut dans le berceau des regards de mon père,
Les plaisirs m'affligeaient à la cour de mon frère:
Des dons qui me manquaient humilié, jaloux,
Mon esprit n'aspira qu'à se venger de tous.
Mon orgueil enviait la suprême puissance,
Comme on voit un vil peuple envier l'opulence...
Est-ce donc moi qui plais, moi qu'on admire?... erreur...
L'or lui seul m'embellit, je règne par la peur.

(Il s'assied près d'une table sur laquelle sont des papiers qu'il lit.)

SCÈNE IV.

GLOCESTRE, JEANNE SHORE, ALICIA, CATESBY.

(Jeanne Shore est vêtue de noir.)

CATESBY.

Le duc vers sa grandeur m'a dit de vous conduire:
Le voilà, miladys.

ALICIA, bas à Catesby, sans être remarquée par Jeanne, qui s'avance troublée au milieu de la salle.

Si vous pouvez l'instruire
Du besoin qu'en secret j'ai de l'entretenir,
Seule un moment par lui faites-moi retenir.

CATESBY, bas à Alicia.

Seule?

ALICIA, bas au même.

Oui, seule, mylord. (à part.) O rivale abhorrée!
D'Hastings qui me trahit tu seras séparée.

(Catesby s'approche du fauteuil où le duc est assis et lui parle à l'oreille.)

JEANNE.

Où suis-je? ô Dieu! quel trouble agite mes esprits!
Du séjour d'Édouard je revois les lambris.
Tout me rappelle ici des temps que je déplore;
Et mon regret, peut-être, est condamnable encore.

GLOCESTRE, l'examinant d'un œil triste.

Sous quel noir appareil sa douleur s'introduit!...
Du veuvage partout le crêpe me poursuit:
Son deuil pèse à mes yeux, las de ses pompes vaines...
De ce lugubre habit j'ai revêtu trois reines.

ALICIA, à Jeanne.

De Glocestre vers vous les regards sont tournés:
Rassurez tous vos sens.

GLOCESTRE, avec une noble aménité.

Belles ladys, venez.

(Il se lève.)

JEANNE, se prosternant avec lenteur.

Noble duc-protecteur, sur une humble victime
Du sort qui tour à tour nous aide ou nous opprime,
Abaissez un moment votre auguste regard.

GLOCESTRE.

Levez-vous... vos malheurs sont connus de Richard:
Et l'on m'a dévoilé la trame insidieuse
Que tendent l'avarice et l'envie odieuse,

Pour usurper vos biens, et punir ces attraits
A qui les yeux jaloux ne pardonnent jamais.
Hastings, mon digne ami, n'a pas sans véhémence
Plaidé vos intérêts.

JEANNE.

Hastings !

ALICIA, à part.

Son éloquence
Ne puisa tant de feu qu'en son perfide amour.

GLOCESTRE.

Votre aspect mieux que lui vous défend à son tour.
Hastings dut, je le sens, être ému de vos larmes.....
Dieu me sauve! quel cœur n'attendriraient vos charmes?
Je rends grâces au ciel qu'allégeant vos malheurs
Ma puissance d'un mot puisse sécher vos pleurs.
Vos chagrins sont finis : comptez sur ma parole.

JEANNE.

O vous, dont la bonté m'écoute et me console,
Ajoutez aux bienfaits dont j'obtiens la faveur.

GLOCESTRE.

Parlez.

JEANNE.

D'un opprimé devenez le sauveur.
Sur mes propres dangers ma triste indifférence
N'eût point sitôt osé chercher votre présence :
Mais d'un mortel bien cher à mon cœur gémissant
M'amène devant vous le malheur plus pressant.
De l'époux honoré par mon deuil funéraire
L'horreur d'une prison m'enlève encor le frère!

Saisi dans mes foyers par un ordre secret...

GLOCESTRE, impétueusement.

Qui le donna?

JEANNE, intimidée.

Souffrez qu'un silence discret
Cache le nom d'un lord, vaillant, aux lois fidèle,
Qu'égara le dépit d'une aveugle querelle.
Je viens, plaignant des fers que vous pouvez briser,
Réclamer un captif, et non pas accuser.

GLOCESTRE.

Point de refus pour vous; et mon pouvoir délivre
Celui qui vous est cher : mon ordre va vous suivre.

(Il trace un mot de sa main, et le donne à Catesby.)

Allez, et de Richard qui sent vos déplaisirs
N'emportez en sortant que d'heureux souvenirs.

JEANNE.

Puisse le ciel bénir votre bonté suprême;
Et qu'illustrant vos jours, la Divinité même
Permette qu'à vos pieds un peuple offre l'encens
Consacré sur la terre aux héros bienfaisans!

(Elle le salue.)

GLOCESTRE.

Catesby, que ton soin, ton respect l'accompagne.

(Jeanne s'éloigne avec Alicia : Glocestre la retient à l'instant de sortir de la salle.)

Peut-être en même temps votre jeune compagne
Pour quelque grâce aussi veut me solliciter;
Je suis prêt : sans témoin laissez-moi l'écouter.

JEANNE, en se retirant.

Restez, Alicia : le protecteur l'ordonne.

SCÈNE V.

ALICIA, GLOCESTRE.

ALICIA.

Tremblante, à votre foi, prince, je m'abandonne.
La triste Alicia, qui s'offre à vos regards,
En fille des vengeurs de vos fiers étendards,
Vous même le savez, par le sang illustrée,
Et plût au ciel pourtant qu'elle fût ignorée !
Alicia, l'espoir des plus dignes parens,
Put choisir un époux, honneur des premiers rangs;
Eh bien, prince, en un lord, réputé magnanime,
Que de titres acquis décora votre estime,
Et qui de vos faveurs heureux, glorifié,
A pour droit au respect votre haute amitié,
En un mot dans Hastings, ma crédule faiblesse
Vit l'éclat d'un hymen conforme à ma noblesse.
L'avoûrai-je? l'amour, par son illusion,
Me montra le bonheur d'une telle union;
Les promesses d'Hastings en furent les prémices :
Je me crus son épouse; et déja ses caprices
Oubliant de nos nœuds le serment solennel,
Ont menacé mon nom d'un opprobre éternel.
Ma famille m'accuse, et la cour me réprouve.
Il me délaisse, il fuit les chagrins que j'éprouve :
Pour qui? pour un objet dont la fausse douceur
Obtint de moi les noms et d'amie et de sœur,

Pour cette Jeanne Shore, à vos pieds prosternée.....
Ah! plus qu'elle cent fois je suis infortunée.
Je ne demande pas, prince, que vos rigueurs
Vengent mon abandon en lui coûtant des pleurs;
Mais que d'or, de bienfaits et de présens comblée,
S'éloigne loin d'Hastings sa fortune exilée,
Et que sa prompte absence, utile à mon bonheur,
Dans ma noble maison laisse rentrer l'honneur.....
Vous souriez!

GLOCESTRE.

Eh, oui; les haines domestiques
Souvent arment les grands au nom des mœurs publiques;
Et je souris parfois en songeant au devoir
Que pour sa propre injure on impose au pouvoir.
Le mien est étranger à l'objet qui vous blesse :
L'état dans vos chagrins n'a rien qui l'intéresse.
Qu'ai-je à faire? Hastings libre, et maître de sa foi...

ALICIA, vivement piquée.

S'il n'eût changé d'amour, vous seriez déja roi.

GLOCESTRE.

Comment? qu'osez-vous dire?...

ALICIA.

Oui, dans ma propre offense
Entre aussi le salut de la toute-puissance.
Ce dédain qu'un sourire a trop su me marquer,
Sans nul détour, mylord, me force à m'expliquer.
Hastings, que sa valeur vous fit assez connaître,
Est l'âme des conseils prêts à choisir un maître :
Il balance des lords l'avis irrésolu :

Mais moi, j'eusse entraîné son suffrage absolu,
Si, non moins qu'à mes feux à ce but opposée,
N'eût régné Jeanne Shore en son âme abusée.
Cette femme, constante au regret d'Édouard,
Dévouée à ses fils comme nous à Richard,
Inspire pour leur cause un scrupule fidèle
Au trop aveugle amant... qu'il faut séparer d'elle.
Prenez donc le parti de mes chagrins jaloux,
Dont l'intérêt se mêle à l'intérêt de tous.

GLOCESTRE, irrité.

Qu'entends-je? eh, qui vous dit qu'on m'appelle à l'empire!
Que je doive régner?... et que je le désire?

ALICIA, épouvantée.

Londre... les bruits semés... et recueillis partout...

GLOCESTRE.

Les vains bruits ne sont rien; ma conscience est tout.
M'a-t-elle donc permis de trahir ma régence?
Puis-je des deux Lorcks déshériter l'enfance?
Des mystères d'état qu'osez-vous préjuger?
D'y jeter un regard savez-vous le danger?
Dois-je, prêtant l'oreille à de jalouses flammes,
Laisser mouvoir ma cour aux intrigues des femmes?
Celle que veut bannir votre rivalité,
De quoi l'accusez-vous? d'une fidélité
Qui du penchant d'Hastings ne la rend que plus digne.
Ce que vous dites même en est la preuve insigne.
Eh! pourquoi, derrière elle, en secret m'avouer
Ce dont en sa présence il fallait la louer?
Dans le projet de nuire aisément on s'abuse:

L'honneur doit protéger l'absence qu'on accuse.
Nul intérêt, nul zèle, et nulle passion,
N'excuse l'art trompeur de la délation.
Aux esclaves rampans laissez-en l'habitude :
C'est l'arme de la haine et de la servitude.

ALICIA.

Ai-je du ciel vengeur mérité tous les coups?...
Ah! prince, ai-je voulu...?

GLOCESTRE.

Silence! éloignez-vous.

(Elle sort : Catesby paraît.)

SCÈNE VI.

GLOCESTRE, CATESBY.

GLOCESTRE.

Catesby, peu s'en faut qu'une indiscrète femme
N'ait surpris, malgré moi, les secrets de mon âme;
Mais la confusion dont j'ai rempli son sein,
A son œil curieux a voilé mon dessein.
Ami, préparons tout pour assurer mon règne.
Pour monter sur le trône il faut qu'on m'y contraigne;
Et que l'humble refus du sceptre où je prétends,
En me gagnant le peuple, asservisse les grands.
Prends garde au fier Hastings, qui nous résiste encore :
Mais s'il ne ploie, il meurt. J'apprends que Jeanne Shore,
Qu'attache à mes neveux un tendre souvenir,
Au parti de son roi cherche à le retenir.

Sa jalouse compagne ainsi me la dénonce.
Qu'elle tremble, ou pour moi que son vœu se prononce...
Elle paîrait bien cher l'orgueil de son amant.

CATESBY.

De votre volonté ce nouvel instrument,
A vos désirs, Mylord, ne peut qu'être docile.
Vos bienfaits l'ont liée : il vous sera facile
De soumettre, par elle, Hastings à vos projets;
Et l'amour en fera le chef de vos sujets.

GLOCESTRE.

Oui... ma cour ne voit plus de cœur incorruptible...
Jeanne me soumettra cet esprit inflexible...
Dis-lui de me revoir avant que du conseil
Tes soins aient en ce lieu disposé l'appareil.

(Catesby sort.)

SCÈNE VII.

GLOCESTRE, seul.

Catesby me sert bien... mais d'un tel émissaire
Pourquoi le dévoûment m'est-il donc nécessaire?
Mon esprit soupçonneux répugne à lui livrer
Des secrets qu'en mon sein je voudrais concentrer.
Oh! que ne puis-je, à tous cachant mon but suprême,
D'un voile plus obscur m'envélopper moi-même,
Et des noirs attentats dont je me rends l'auteur
Être seul confident et seul exécuteur,
Seul être mon conseil!... j'ai peur de mes semblables...

Mais as-tu ton pareil parmi les plus coupables?
Si l'aspect d'un méchant peut t'inspirer l'effroi,
Tremble donc d'être seul... tu frémiras de toi!
Ah! de ma conscience écartons le vain rêve...
Marchons à mon projet : il faut que je l'achève.
Notre âme s'intimide à se trop consulter :
C'est le moment d'agir et non de méditer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Même lieu de scène qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

GLOCESTRE, BUKINGHAM, CATESBY.

BUKINGHAM.

Dans toute la cité, nos murs accusateurs
Montrent l'arrêt écrit des trois conspirateurs;
Et la foule frémit, en lisant la sentence
Des parens de la reine, exécutés d'avance;
Mais le seul nom d'Hastings, sous nos actes dressés,
Fait croire à leurs complots, par leur mort annoncés.
Son puissant témoignage a frappé le vulgaire.

GLOCESTRE.

Eh, quoi! le nom d'Hastings est donc bien populaire?

BUKINGHAM.

Plus qu'il ne le faudrait pour votre sûreté.

GLOCESTRE.

Je veux bien croire encore à sa fidélité;
Hastings m'est cher; je sais qu'un fol honneur l'enivre;
Mais à sa loyauté ma noblesse se livre.
A-t-il pour mon salut craint de signer l'arrêt

Des trois lords factieux condamnés à Pomfrêt?
Je compte sur sa foi comme sur votre zèle
Qui, si l'on me prouvait qu'il fut jamais rebelle,
Saurait se signaler par un égal effort...
Vous n'hésiteriez pas de souscrire... à sa mort?

BUKINGHAM.

S'il trompait votre cœur, ah! comptez sur les nôtres
Pour faire contre lui ce qu'il fit contre d'autres:
Sans crainte en nos rigueurs d'être désavoués,
Nous vous sacrifîrons nos amis dévoués.
Votre équité suprême est notre conscience.

CATESBY.

Nous jugeons par vos yeux le crime et l'innocence.

GLOCESTRE.

As-tu vu le lord-maire?... a-t-il dans la cité
Fait accueillir l'avis que je vous ai dicté?

BUKINGHAM.

Ses soins ont convoqué les citoyens de Londre:
Leurs esprits encor froids sont lents à nous répondre.
Catesby m'est témoin que par mille discours
Je n'ai pu de ce peuple émouvoir le concours:
J'ai vanté vos exploits, vos travaux magnanimes;
J'ai d'un prochain naufrage annoncé les victimes,
Si vos mains ne gardaient le timon de l'état
Que des partis luttans menace le combat.
Nos périls retracés, et vos vertus dépeintes,
Ont semé tour à tour l'espérance et les craintes;
Et quand mon industrie, en d'éloquens efforts,
Eut sur la multitude épuisé ses ressorts,

Et prodigué les noms de gloire, de patrie,
« Ah! me suis-je écrié d'une voix attendrie,
« Que Dieu garde Richard! et que tous avec moi
« Disent : vive Richard, seul digne d'être roi! »

GLOCESTRE.

L'ont-ils répété?

BUKINGHAM.

Non; le front pâle et l'œil sombre,
Tous sont restés muets : enfin, un petit nombre
A fait entendre au loin : « Vive le protecteur! »
Mais de ce faible cri saisissant la faveur,
Prompt à l'interpréter comme un public suffrage :
« O du vœu des Anglais éclatant témoignage! »
Dis-je, en les saluant, « ainsi, vous m'approuvez;
« Par vos communs transports combien vous le prouvez!
« Vos souhaits pour son règne, oui, je cours les lui dire
« Dans la sainte retraite où son cœur se retire.
« Ce prince n'est point tel que ses prédécesseurs,
« Fiers de déshonorer vos femmes et vos sœurs.
« Penker, le docte Shewe, oracles de la chaire,
« De ses humilités parlent au sanctuaire.
« Aux pompes de ce monde étranger aujourd'hui,
« Il ignore les cris que nous jetons vers lui :
« Si vous suiviez mes pas jusqu'en sa solitude,
« Vous le verriez, des cours fuyant l'inquiétude,
« Et le Missel en main, dans son texte sacré
« Puisant l'amour des morts aux vivans inspiré. »
Mes adieux n'ont, au sein de la foule timide,
Produit qu'un long silence.

GLOCESTRE.

O prudence stupide!...

BUKINGHAM.

On n'ose rien pour vous, n'étant que protecteur.

GLOCESTRE, à soi-même.

Et tous m'applaudiront étant usurpateur!

(Haut.)

Mais avez-vous bien su dans l'esprit du lord-maire
Des droits de mes neveux effacer la chimère?
Sait-il qu'un nœud secret, hymen trop éclairci,
Avait uni mon frère à la tendre Luey,
Et qu'un ambassadeur, par une autre alliance,
A la sœur de Louis * l'engageait dans la France;
Alors que lady Gray, leur enlevant sa main,
De son épouse encore acquit le titre vain?
Par l'illégalité de ce faux mariage
Ses deux fils sont exclus du royal héritage.
Fais plus: apprends-lui tout sur mon frère Édouard:
Dis-lui qu'aux champs des lis plantant notre étendard,
Mon père, absent, rougit lorsque naquit mon frère...
Mais qu'ils taisent ce fait, tant que vivra ma mère.
J'immole mon sang même au public intérêt,
Qui seul à mon respect arrache un tel secret.
La honte ne m'est rien pour nous sauver du crime
De donner à l'état un maître illégitime.

CATESBY.

O prince courageux! nous vous imiterons:

* La princesse Bonne, sœur de Louis XI.

Seul rejeton d'Iorck, nous vous couronnerons.
Déja tous vos discours, répétés par ma bouche,
Ont fait haïr la reine et tout ce qui la touche.
Le lord-maire, à nos voix, les aldermans soumis,
Les députés du peuple, élus par nos amis,
Voulaient, de votre altesse épiant le passage,
Vous apporter de Londre un glorieux message;
Lorsque, nous opposant vos propres volontés,
Hastings en votre nom les a tous arrêtés;
Se déclarant chargé d'un grave ministère
Pour hâter le grand jour que notre soin diffère.
Hastings de vos désirs se croit le confident,
Et pour votre pupille il montre un zèle ardent.
Le conseil va s'ouvrir; l'objet qu'on s'y propose...

GLOCESTRE.

De ce qu'a fait Hastings je devine la cause...
J'ai lieu de m'offenser qu'il ait insolemment
Du peuple suspendu le libre mouvement.
Sans doute à mon neveu réservant leurs hommages,
Il a voulu de moi détourner leurs suffrages.
Je vois qu'Alicia ne m'avait pas trompé.
En des nœuds ennemis Hastings enveloppé,
A-t-il de Jeanne Shore, intrigante maîtresse,
Pour le sang d'Édouard consulté la tendresse?
Aurait-elle engagé son téméraire amant
A réprimer l'espoir de mon avénement;
A me cacher au peuple, à lui choisir un maître?...

CATESBY.

De votre ordre elle attend le moment de paraître:

Par moi-même avertie, elle a suivi mes pas.

GLOCESTRE.

Qu'elle entre... Allez, amis.

SCÈNE II.

GLOCESTRE, seul.

Ne l'épouvantons pas;
Tâchons que cet Hastings, devenu sa conquête,
Son art me l'asservisse et préserve sa tête.
Ce sera, s'il se rend à mes vœux absolus,
De moins une victime, un complice de plus.
Faisons de cette femme un instrument utile:
Pour son propre salut elle sera docile...

SCÈNE III.

JEANNE SHORE, GLOCESTRE.

JEANNE.

On me dit qu'en ces lieux vous me redemandez;
La faveur des instans à ma plainte accordés,
Déja vous consacrait dans ma reconnaissance,
Quand vers vous Catesby rappela ma présence.

GLOCESTRE.

Oui, pour mieux vous ravir au plus pressant danger,
Mes ordres diligens ont fait interroger
L'amas des dures lois par les temps obscurcies,
Que n'abrogèrent pas nos mœurs plus adoucies.

De nos vieux préjugés les aveugles soutiens,
Du devoir conjugal trop sévères gardiens,
En allèguent ici la rigueur nécessaire
Pour maintenir l'hymen sous un frein salutaire.
L'hypocrisie, habile à masquer ses noirceurs,
Provoque au nom du ciel ces rigides censeurs:
Et m'ouvrant des arrêts le gothique registre;
Elle ose m'objecter que, n'étant qu'un ministre,
Un régent, et moi-même un sujet de la loi,
J'usurpe en la changeant l'autorité d'un roi.

JEANNE.

Ainsi donc malgré vous ma perte se décide!

GLOCESTRE.

Non, ma protection est pour vous une égide;
Calmez-vous; les secours que je vous ai promis
Imposeront silence à tous vos ennemis.

JEANNE.

Eh! pourquoi me hait-on? qui pourra m'en instruire?
Qu'ai-je fait aux cruels conjurés pour me nuire?

GLOCESTRE.

Des rapports qu'on m'a faits semblent vous imputer
D'enflammer les esprits tout prêts à s'agiter,
De prétendre, en guidant certains lords fanatiques,
Mêler votre influence aux débats politiques;
De juger le pouvoir, de mesurer le mien,
Qui, plus grand, vous serait un plus ferme soutien.

JEANNE.

Ah! si de la raison les lumières célestes
Éclairaient, comme moi, les mortels plus modestes;

Ils ne tourneraient pas leurs regards et leurs vœux
Vers ce que les destins ont mis au-dessus d'eux.
D'erreurs et de faux bruits leurs âmes curieuses
N'useraient pas du temps les heures précieuses.
Leur sort, d'autant plus doux que l'ignorent les grands,
Détacherait des cours leurs yeux indifférens.

GLOCESTRE.

Mais cet humble bonheur ne peut être le vôtre.
Votre sort, une fois, se rapprocha du nôtre:
Qui vécut à la cour ne peut s'en arracher,
Et tient au moindre nœud propre à l'y rattacher.
De mille adorateurs Hastings vous reste encore:
Son crédit à nos yeux reproduit Jeanne Shore:
Est-ce quand il n'est bruit que de ses seuls amours
Que vous croyez dans l'ombre en paix cacher vos jours?
Non, usez du pouvoir que son beau nom vous prête.
De mes vœux près d'Hastings rendez-vous l'interprète.
Si pour vous il peut tout, vous pouvez tout sur lui...
Dirai-je plus? en vain des méchans vous ont nui;
Vous pouvez mériter, par un zèle prospère,
Les bénédictions de toute l'Angleterre.

JEANNE.

Moi, Dieu clément! que suis-je? et qu'ai-je à faire, hélas!
Que peuvent mes soupirs sur le sort des états?
Faible femme, j'allais, méditant ma retraite,
Redemander aux champs la paix que je regrette:
Mais s'il me faut agir, si Dieu dans ce moment
Veut faire au bien public servir mon dévoûment,
Instruisez-moi, grand prince! à votre ordre asservie,

Je cours, j'immolerai mon repos et ma vie.

GLOCESTRE.

Eh bien, sachez donc tout : l'empire est agité;
On frémit des périls d'une minorité;
Enfin il faut un roi, de qui le diadême
Frappe les factions par son éclat suprême :
Mais des fils de mon frère on réprouve le sang...

JEANNE, à soi-même.

Dieu ! le sang d'Édouard !...

GLOCESTRE.

Dans son auguste rang
On redoute d'asseoir leur frêle adolescence,
Qu'écraserait bientôt le faix de la puissance.
On veut qu'un souverain habile, redouté,
Donne au sceptre l'appui d'une ferme équité.
Le fier Hastings lui seul au choix public s'oppose,
Et de sa résistance on recherche la cause.

JEANNE.

Quoi ! du seul lord Hastings ce choix est combattu ?....

GLOCESTRE.

Oui.

JEANNE, avec enthousiasme.

De ce noble effort la cause... est la vertu !
Toi, qui sur les héros verses tes influences,
Grand Dieu ! dispensateur des justes récompenses,
Entoure-le de gloire, et que tout l'avenir
De sa fidélité garde le souvenir.

GLOCESTRE, surpris deson exaltation.

Qu'ai-je donc entendu ? quel transport l'a saisie !...

JEANNE, de même.

O de l'ambition cruelle frénésie!
En serez-vous martyrs, enfans infortunés,
A l'ombre, à l'abandon orphelins condamnés?
Vos innocentes mains vers le ciel étendues,
Vos plaintes jour et nuit de Dieu même entendues,
Pourront-elles fléchir l'ambitieux orgueil
Qui frappa votre père et vous pousse au cercueil?
O noble Hastings! défends l'une et l'autre victime:
Deviens leur providence, et fais pâlir le crime:
Sois le gardien sacré de nos divines lois:
Sous son égide, Anglais! levez-vous à-la-fois;
Les saints l'assisteront; l'ange de la victoire
Du haut des cieux tonnans combattra pour sa gloire.

GLOCESTRE, avec une sombre ironie.

Par de telles ferveurs votre sein enflammé
A ces pieux élans s'est-il accoutumé?...
J'en admire l'effet: mais ce zèle héroïque
Ne me paraît à moi qu'un accès fanatique.
Affectez loin de moi ce saint emportement;
Ou qu'il serve à dompter l'orgueil de votre amant,
A lui faire adopter le pouvoir qui va naître.
Surtout, songez-y bien: si Richard n'est pas maître,
Nos lois, que vos transports invoquent à grands cris,
Le dominent lui-même, et vos jours sont proscrits.

JEANNE, de même.

Pour des enfans si chers qu'importe qu'on m'immole!
Plût à Dieu, qui m'entend, que ma faible parole
Eût de celle des rois le magique pouvoir!

Oui, tendres héritiers! je saurais émouvoir
Peuple, soldats, conseil, et les mers, et la terre,
Et la reine évoquant l'ombre de votre père.
Ah! cette veuve en deuil qui, prête à succomber,
Au sépulcre avec lui craint de vous voir tomber,
Hélas! quand son époux, au nombre des rivales
Dont la gloire attristait ses flammes nuptiales,
Par un trop fol amour qu'il me vint inspirer,
Contraignit ma jeunesse à la désespérer,
Ses chagrins m'accablaient d'un trouble involontaire:
Si j'affligeai l'épouse, ah! consolons la mère;
Et qu'au moins mes remords, de son pardon suivis,
Réparent mes erreurs en défendant ses fils.

GLOCESTRE, *furieux.*

Quoi! sourde aux intérêts que Richard te révèle,
Quoi! tu m'oses braver, épouse criminelle!
Sais-tu qu'en des périls, dont je crus t'écarter,
Mon courroux d'un seul mot peut te précipiter?
Sais-tu que la pitié même la plus sincère
N'osera soulager ni plaindre ta misère?
Sais-tu ce qui t'attend par mon seul abandon?
En vain cherchant une aide, implorant un pardon,
Sur le pain refusé jetant un œil avide,
Te roulant sur le sol de tes larmes humide,
Isolée au milieu de témoins effrayés
Qui te refuseront leurs secours mendiés,
Tu perceras les airs de tes cris lamentables:
Tous nos murs à tes pleurs seront inexorables:
Londres épouvantée et muette d'effroi,

Sera devant tes pas comme un désert pour toi :
Dans tes yeux épuisés tu n'auras plus de larmes;
Tu maudiras la terre où naquirent tes charmes,
Dont les fatals succès, payés d'un long remord,
T'auront enfin réduite à demander la mort.

JEANNE.

O misérable!... où fuir?

GLOCESTRE, l'arrêtant violemment.

Cède, ou point de refuge :
S'il n'est ton souverain, Richard n'est que ton juge.

JEANNE, hors d'elle-même.

Plutôt voir à mes jours la plus terrible fin
Que trahir l'innocent et vendre l'orphelin !

GLOCESTRE, d'un ton féroce.

Tu veux périr... ma force accablera la tienne...
Mais avant tout... holà, gardes!... qu'on la retienne;

(Les soldats paraissent et hésitent.)

Oui, cette femme... et, près de cet appartement,
Qu'elle attende son sort de mon commandement.

(Les officiers emmènent Jeanne.)

SCÈNE IV.

CATESBY, GLOCESTRE.

GLOCESTRE.

C'est toi!...

CATESBY.

Quel trouble affreux, peint sur votre visage!
Quel courroux en vos traits!

GLOCESTRE.

Dis plutôt, quelle rage!

CATESBY.

Puis-je vous servir, prince? et dois-je...?

GLOCESTRE.

Il n'est pas temps:
Il me faut recueillir deux actes importans.

CATESBY.

Les membres du conseil s'assemblent; mais peut-être...

GLOCESTRE.

Introduis-les.

CATESBY, au fond de la salle.

Entrez, mylords.

SCÈNE V.

CATESBY, GLOCESTRE.

(Les grands arrivent avec les principaux prélats et magistrats, parmi lesquels se distinguent Bukingham, Hastings et Stanley: ils ne prennent encore aucun rang, et se tiennent debout autour du duc de Glocestre, dont s'approchent ses pages.)

GLOCESTRE, apercevant Hastings.

Voici le traître.

HASTINGS, le saluant.

Hommage au protecteur!

GLOCESTRE.

Cher lord Hastings, salut!
(Il lui donne la main.)

BUKINGHAM, le saluant.

Honneur au souverain!

GLOCESTRE.

Ah! j'en ai l'attribut,
La peine, et mon neveu lui seul en a le titre.
(A Morton, évêque d'Ely.)
Prélat, priez pour lui notre divin arbitre.
(A tous.)
Mes chers lords, pardonnez les retards du conseil:
Le calme a, ce matin, prolongé mon sommeil.
Pour un moment encor souffrez que je vous laisse:
Mais, prompt à réparer l'effet de ma paresse,
Libre d'un autre soin, j'accours vous présider.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté le duc de Glocestre.

STANLEY, à Hastings.

Que Richard d'un œil doux semble vous regarder!

HASTINGS.

Son cœur, qui tout entier sur son front se déploie,
Ne saurait déguiser les chagrins ni la joie:
Confiance, soupçon, haine, amitié, jamais
N'ont de voile imposteur qui les cache en ses traits.
Le duc sourit d'avance à la cérémonie
Qui va de la Discorde exiler le génie.

STANLEY.

Oui, si chacun désigne un même jour prochain
Pour le couronnement du même souverain.

HASTINGS.

Le conseil n'a, Stanley, qu'un point à reconnaître,
C'est de choisir un jour, et non d'élire un maître.

BUKINGHAM.

Le conseil doit penser au salut de l'état,
Dont la grandeur réclame un digne potentat.

HASTINGS.

Le respect qui s'attache au droit héréditaire
Dans nos temps orageux est l'ancre salutaire.
Bukingham voudrait-il sur mille flots mouvans
Que le vaisseau public flottât au gré des vents?
On ne me vit jamais, à l'aide du lord-maire,
Payer de la cité l'élan tumultuaire.
D'autres l'ont fait, jaloux d'enrichir leurs maisons:
Le comté d'Héréford pèse entre leurs raisons.

BUKINGHAM, bas à Catesby.

Sait-il qu'il m'est promis?

CATESBY, bas à Bukingham.

N'excitez point d'orage.

HASTINGS.

Les Hastings n'ont besoin d'aucun noble apanage:
Au-dessus des désirs de tout compétiteur,
Fidèles au royaume ainsi qu'au protecteur,
Ils n'ont d'autre intérêt que la gloire commune.

BUKINGHAM.

Le sang des Bukingham fit aussi leur fortune.

STANLEY, s'interposant dans leur débat.

Vos rangs égaux, mylords, ne sont point contestés.
Quel jour choisirez-vous pour les solennités

Qui doivent affranchir le roi de sa tutèle?

HASTINGS.

De tous nos lords présens j'interroge le zèle :
S'ils le veulent, demain.

BUKINGHAM.

Vos vœux seront suivis,
Si le duc de Glocestre approuve cet avis.

HASTINGS.

De son royal neveu m'a parlé son estime:
Couronnons-le demain : c'est son vœu que j'exprime.

STANLEY.

Justement, il revient finir vos différens :
Le voici.

BUKINGHAM.

Taisons-nous : prenons place en nos rangs:
La sienne est sous ce dais que sa vertu décore.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GLOCESTRE ET SON ESCORTE, JEANNE SHORE, amenée un moment après.

(Les membres du conseil se placent sur leurs siéges.)

GLOCESTRE, à son capitaine des gardes.

Ratcliffe, en cette salle amenez Jeanne Shore.

HASTINGS, à part.

Jeanne Shore au conseil!... que peut-il méditer?...
Quel nuage sinistre est venu l'attrister?

BUKINGHAM, à Catesby.

Son silence, dont tous respectent le mystère,
Semble un avant-coureur des éclats du tonnerre.

HASTINGS, voyant entrer Jeanne Shore.

Elle approche... elle tremble... et jamais son malheur
N'imprima sur son front cette extrême pâleur.

GLOCESTRE, aux membres du conseil.

Hommes justes, pieux, honneur de l'Angleterre,
Augustes conseillers que son peuple révère;
Vous, de ses souverains les guides favoris,
Dans l'église et les camps élite des esprits;
Faites, en éclairant mon humaine faiblesse,
Que je marche au flambeau de la seule sagesse.
Je ne préside point : je ne prétends dicter
Ni de vœux, ni de lois; je viens vous consulter.
S'il était des ingrats, affidés des sectaires,
De l'antique magie artisans téméraires,
Qui, se vouant dans l'ombre aux démons évoqués,
Conjurassent la fin de mes jours attaqués;
Si, dis-je, ces pervers, ces Anglais sacrilèges,
D'un souffle empoisonné par l'art des sortiléges
M'alimentaient de fiel, envenimaient pour moi
Cet air que je respire et ce jour que je voi;
S'ils faisaient que déja dans mes veines glacées
Mon sang plus ralenti fît languir mes pensées;
Que, traînant de mon corps les membres défaillans,
Penché vers mon déclin dans la force des ans,
Je périsse enlacé par d'infernales trames,
Jugez, vous qui m'aimez, ces cruels, ces infames :

Dites quels châtimens méritent leurs fureurs.

STANLEY, à part.

Sur qui de nous veut-il que tombent ces horreurs?

CATESBY.

Ah! pour des artisans de si noirs stratagêmes
La terre a des bûchers, le ciel des anathêmes.

BUKINGHAM.

Que pense lord Hastings d'un si grave attentat?

HASTINGS.

Il attaque en Richard, Dieu, le trône et l'état.
Du sceptre des Anglais Richard dépositaire,
A de la majesté le sacré caractère.
Quiconque a pu tenter ce parricide effort,
Sans recours de clémence, a mérité la mort.

GLOCESTRE.

Votre avis se conforme à celui qui m'entraîne
Et qu'a signé le chef de ma cour souveraine.
Le crime a par ce juge été bien éclairci:
J'ai ses arrêts en main; j'en ai deux... les voici.
Des témoins, qu'en ma cour un zèle pur anime,
Attestent les forfaits dont je suis la victime:
Des coupables connus les noms vont s'appliquer
Aux sentences des lois que j'ai fait invoquer.
Vous faut-il de leur rage une marque première?
Voyez cet instrument de ma valeur guerrière,
Ce bras, dans les périls, naguère armé pour tous;
Mon ardeur ne peut plus en diriger les coups:
Froid et plus desséché que la tige flétrie,
Que le fer retrancha du tronc qui l'a nourrie,

Ce bras inanimé n'est plus qu'un poids fatal
Qui tombe atteint de mort par un charme infernal.
Oui, c'est l'ouvrage affreux, j'en ai plus d'une preuve,
Des flatteurs d'Édouard et de sa lâche veuve,
Qui, soldant les auteurs de mes secrets tourmens,
Empruntent de l'enfer les noirs enchantemens,
Et d'un pouvoir magique arment des mains obscures
Pour m'arracher la vie en de lentes tortures.
N'en frémissez-vous pas?

HASTINGS.

Ici j'immolerais
Les auteurs de tels maux, si ces crimes sont vrais...

GLOCESTRE.

Quoi! s'ils sont vrais, dit-il?... inventé-je des songes?
S'ils sont vrais? prétends-tu m'accuser de mensonges,
Nier, justifier tes crimes, toi, pervers,
Plus coupable que Gray, que Vaughan, que Rivers,
Sur qui ta voix hâta les coups de ma justice,
Quand toi seul plus qu'eux tous méritas leur supplice?

HASTINGS.

Qui? moi!... vous oseriez...?

GLOCESTRE.

Démens que cette nuit
On t'ait surpris dans l'ombre, entrant au noir réduit
Où, cachant ta démarche et tes flambeaux funèbres,
Ta pâle Pythonisse et l'esprit des ténèbres
Mêlaient leurs cris confus aux accens de ta voix:
Là, dans l'obscurité vous conspiriez tous trois.
Pour mieux masquer ta haine et ta scélératesse,

Tu m'osas présenter ta vile enchanteresse:
Revois ta Jeanne Shore, offerte à tous les yeux,
Adultère, parjure, infame...

JEANNE SHORE, jetant un long cri.

Ah!... justes cieux!

HASTINGS, impétueusement.

On vous trompe... ô vous tous... prince!...l'infortunée...

GLOCESTRE.

Tais-toi, conspirateur! la loi l'a condamnée.
Qu'elle écoute l'arrêt, que vous approuvez tous:
Je ne me venge pas; je venge son époux.
Le glaive immolera quiconque dans la ville
Oserait lui donner l'eau, le pain et l'asile.
Errante et sans abri, qu'on la livre à son sort:
La misère et la faim lui promettent la mort.

JEANNE.

La mort! la mort, soudain!.... ah! par pitié, barbare!....

STANLEY, à soi-même.

Sentence atroce!...

HASTINGS, aux membres du conseil.

Eh quoi! nul de vous ne déclare
L'horreur qu'imprime en lui cette inhumanité,
Ce lent trépas?...

GLOCESTRE.

Le tien sera précipité.
Ton oreille entendit sonner ta dernière heure.
Catesby, qu'il périsse! il me tarde qu'il meure.

(Il les donne au chef de ses gardes.)

Voilà les deux arrêts. Sous la hache envoyé

Rendez aux noirs démons leur sinistre allié.
Si d'un tel ennemi vos bras ne m'affranchissent,
Je n'oserai toucher les mets qui me nourrissent;
Non, je n'approche plus la table des festins
Sans avoir à mes pieds vu la tête d'Hastings.
Le conseil est rompu : que mes amis me suivent.

(La plupart des conseillers sortent sur les pas du duc de Glocestre qui se retire précipitamment.)

SCÈNE VIII.

HASTINGS, JEANNE SHORE, STANLEY, QUELQUES CONSEILLERS, GARDES.

HASTINGS.

Tu sors, monstre... et du jour tes paroles nous privent!
Triomphe, esprit formé par les anges pervers,
Pour acheter les cœurs et les vendre aux enfers.

STANLEY.

Cette accusation, imposture trop noire,
Nul n'y croit; et pourtant qui ne feindra d'y croire?
Plus d'honneur ni de foi, quand ces horribles coups
Ont pour voile effrayant le mensonge de tous.

HASTINGS.

Rivers, que j'immolai, de sa bouche proscrite,
M'a maudit...

JEANNE.

Mon époux en pleurant m'a maudite...
Le ciel est équitable.

(Elle tombe à genoux.)

O Dieu juste et clément!
Abrége à ma faiblesse un trop long châtiment:
Et puisque, sous ta croix me tenant asservie,
Tu ne me permets pas d'attenter à ma vie,
Fais qu'au moins mon courage au milieu des tourmens
Expire avec douceur sous tes saints jugemens.

HASTINGS.

De mon adversité compagne misérable,
Absous de mon amour l'offense pardonnable.
Nos seuls égaremens ont aux peuples, aux cours,
De nos prospérités fait honorer le cours;
Nos retours aux vertus, qu'un tyran calomnie,
Produisent nos revers et notre ignominie!...
C'en est fait... il est temps qu'on m'arrache à ce lieu...
Adieu! je vais mourir.

JEANNE.

Et moi, souffrir... Adieu!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente un carrefour de la ville de Londres, auquel trois rues aboutissent : sur l'un des côtés, on voit un hôtel dont la porte d'entrée est entourée d'un parvis élevé sur trois larges degrés en pierre.

SCÈNE PREMIÈRE.

BUKINGHAM, BELMOUR, UN MENDIANT, endormi sur les degrés de la porte d'un hôtel.

BELMOUR.

Près du seuil des prisons, voisines de ces lieux,
J'attendais un ami dont les fers odieux
Devaient hier tomber par un ordre suprême :
Mylord, sur ce chemin qui vous conduit vous-même?

BUKINGHAM.

Le désir d'arracher à leur captivité
De malheureux martyrs de mon autorité.
Je ne veux point, à l'heure où je fuis l'Angleterre,
Sous d'injustes arrêts délaisser leur misère.

BELMOUR.

Vous fuyez, dites-vous?... par quel étrange sort,
Vous, noble Bukingham, vous, comte d'Héréford?...

BUKINGHAM.

Comte d'Héréford!... non, Belmour, je devais l'être:
Mais le duc de Glocestre est notre nouveau maître;
Et ce qu'il nous promit pour se voir couronné,
L'ingrat, devenu roi, ne nous l'a pas donné.
Victime de l'autel dont j'ai créé l'idole,
Quand je vins de Richard réclamer la parole:
« Tu pensés, me dit-il, m'avoir fait souverain:
« Mes neveux sont vivans... ai-je le sceptre en main?

BELMOUR.

Se peut-il?...

BUKINGHAM.

J'ai frémi de l'horreur qui te glace:
Et mon refus du meurtre a causé ma disgrâce.

BELMOUR.

Qui s'attache une fois aux traces d'un méchant
Se perd dès qu'il s'arrête et se souille en marchant:
Sa route n'a jamais qu'une sanglante issue
Qui dès le premier pas devrait être aperçue.

BUKINGHAM.

Aveugles courtisans, les rêves de l'orgueil
Nous montrent d'heureux ports et nous cachent l'écueil:
L'art d'un tyran flatteur trompe la servitude.
J'attendais tout de lui, hors son ingratitude.

BELMOUR.

Quels services, garans d'un coup trop inhumain,
Ont pu vous mériter qu'il choisît votre main?...
O ténébreuse tour où deux enfants gémissent,
Que tes pierres pour eux s'émeuvent et frémissent!

O sombre et dur berceau d'innocens héritiers,
Ferme ton sein de fer aux bras des meurtriers!

BUKINGHAM.

Au crime tout puissant l'avarice est docile :
Qu'un assassin lui manque, il en trouvera mille
Dans les rangs apauvris de nobles commensaux
Payés d'actes sanglans qui font honte aux bourreaux.
Victimes de Richard, je vous jure vengeance.
Votre ennemi me doit son règne qui commence :
Mais la chûte d'Hastings m'avertit, et je pars.
Je ferai plus, je vais lever dix étendards,
Les joindre à Richemond, dont la flotte annoncée
Consterne de Richard la grandeur menacée.
Les Bretons vont descendre aux côtes de Milford :
(A Belmour.)
Viens chez mes fiers Gallois seconder leur effort.
Mes voiles en secret quitteront la Tamise.

BELMOUR.

Un soin réclame ici ma fidèle entremise;
Hélas! une victime expire près de nous :
J'ai promis mes secours à Shore, son époux...

BUKINGHAM.

On le crut mort....

BELMOUR.

Ce bruit a voilé sa présence :
Hastings le mit aux fers : j'attends sa délivrance.
Son emprisonnement suivit l'ordre rendu;
L'ordre qui le délivre est resté suspendu :
Toujours du mal sur nous fond l'attaque soudaine;

Le bien qui le répare avec lenteur se traîne.

(Il aperçoit le pauvre qui dort.)

Mais quoi! cet indigent, sur la pierre endormi,
Peut avant son sommeil avoir vu mon ami.
Si l'on ne m'a trompé sur le destin de Shore,
Sa prison dut s'ouvrir au lever de l'aurore.

(Au mendiant.)

Éveille-toi, pauvre homme!

LE MENDIANT, ouvrant les yeux.

On m'appelle... Eh, pourquoi?

BELMOUR.

Écoute...

LE MENDIANT.

Qui peut donc avoir besoin de moi?

BELMOUR.

Aurais-tu, ce matin, de la prison prochaine
Vu sortir des captifs délivrés de leur chaîne?

LE MENDIANT.

Oui, l'un d'eux, ici même, avant l'aube du jour,
Partit en s'écriant : « Ah! courons vers Belmour! »

BELMOUR, vivement.

C'est lui-même!

(Il fait un pas pour s'éloigner avec le Duc.)

LE MENDIANT, les retenant.

Ah! seigneurs... assistez la misère
D'un vieillard mendiant, qui n'a rien sur la terre;
A qui les lois ont dit, travaille, ou meurs de faim,
Qui travailla long-temps, et qui manque de pain.

BELMOUR.

Hélas! la loi, du moins, si le sort t'en refuse,

Permet de t'en donner!

LE MENDIANT.

Les lois, le crime en use
Pour donner tout aux uns, aux autres tout ravir;
La haine à ses noirceurs les fait même servir:
C'est peu que de poursuivre une femme opprimée,
Leur rigueur veut, dit-on, qu'elle meure affamée.
Affamée... ô ciel!... moi, j'ai connu ce tourment...
Mourir de faim... peut-on...? l'horrible châtiment!
Pauvre femme!... à sa mort nul n'ose mettre obstacle...
Des monstres peuvent seuls jouir d'un tel spectacle!

BELMOUR, avec émotion.

Où l'as-tu rencontrée?

LE MENDIANT.

Oh! des cris de fureur
M'ont indiqué sa route... et j'ai fui plein d'horreur...
Ai-je pu voir Hastings sur l'échafaud des traîtres,
L'entendre s'écrier: « Je meurs pour vos vrais maîtres.
« Périsse Bukingham, complice de Richard! »

BUKINGHAM, épouvanté.

O malheur à mon nom!

LE MENDIANT.

Quoi! c'est vous?...

BUKINGHAM.

Oui, vieillard;
(Il lui donne une bourse.)
Mais prends pour me bénir, heureux si tes prières
Détournent loin de moi ses paroles dernières!

(A Belmour.)

Toi, sauve ton ami : reviens au port, Belmour;
Je l'emmène avec nous, s'il veut fuir ce séjour.

SCÈNE II.

LE MENDIANT, seul.

Nous, qui croyons les grands les plus heureux des hommes,
Nous qui les envions, indigens que nous sommes,
Pourrions-nous présumer si peu de sûreté
Parmi tant de richesse et de prospérité?
Cet Hastings, qui levait une tête si fière,
A vu tomber sur lui la hache meurtrière!
Sa jeune Alicia, dont les sanglots, les cris,
Sur sa route ont frappé tous les cœurs attendris,
Jusqu'au lieu du supplice elle a voulu le suivre,
Est tombée en démence, et ne peut lui survivre.
Ce même Bukingham, ce superbe seigneur,
Dont le peuple vantait le crédit, le bonheur,
Je lui dis qu'un mourant a semblé le maudire,
Et, saisi d'épouvante, il fuit comme en délire.

(Il regarde la bourse qu'il en a reçu.)

S'il m'a donné cet or, c'est qu'il est malheureux...
Aux portes des prisons il sont tous généreux,
Aux portes des palais ils sont sourds à nos plaintes.
Je les ai vus briller, bien fiers, exempts de craintes,
A tomber de si haut loin d'être préparés;
Comme au faîte d'un mât, des nochers enivrés,

Qu'on voit rire et chanter, tout près d'être la proie
Du gouffre où s'engloutit leur imprudente joie.
Ah! mieux vaut l'innocence, et la mendicité,
Qu'un bonheur aussi court, par le crime acheté.

SCÈNE III.

LE MÊME, SHORE, BELMOUR.

SHORE.

Qu'ai-je appris, cher Belmour, en parcourant la ville?

BELMOUR.

Je t'attendais ici pour t'offrir mon asile,
Et préparer ton âme à cet événement,
Que t'a caché, deux jours, ton emprisonnement.

SHORE.

Deux jours, ô ciel! deux nuits, errante à l'aventure,
Sans secours, sans foyers, dit-on, sans nourriture!...
L'espoir de la trouver seul m'a pu soutenir,
Vers ce lieu convenu seul m'a fait revenir;
En ce moment encor cette horrible nouvelle
Fait passer dans mon sein une glace mortelle...
Mes genoux fléchissans ne pouvaient me porter.
Ma chère Jeanne Shore! où puis-je t'assister?
Où te chercher, objet de mes vives alarmes?
Où te voir, et du moins t'arroser de mes larmes?
Instruis-moi, conduis-moi, cher Belmour! par pitié...

BELMOUR.

Non moins que sur ses maux sur les tiens effrayé,

Mes soins, pour te ravir à ton cachot funeste,
Loin d'elle ont détourné mes pas; et je t'atteste
Qu'aux plus cruels soldats j'eusse osé l'arracher,
Si j'avais pu dans Londre un moment l'approcher.

SHORE.

Que ne me laissais-tu dans ma prison pour elle!
Que ne la sauvais-tu de la nuit éternelle!

LE MENDIANT, qui les a de loin écoutés.

Hélas! pour la sauver votre effort serait vain,
Une garde s'oppose à tout secours humain.

SHORE, impétueusement.

Tu l'as donc vue? ah! parle... ô digne homme, tu pleures!...

LE MENDIANT.

Avant que de sa peine aient commencé les heures,
Au parvis de Saint-Paul elle a marché trois fois,
Pieds nus, la torche en main, à l'entour de la croix;
Et là, se prosternant sous l'image sacrée,
Imploré le sauveur d'une voix altérée.
Elle tenait baissés ses timides regards;
Et sur son cou flottaient ses longs cheveux épars.
Alors, de Richard trois les suppôts tyranniques...
Car j'ose ainsi nommer ses ministres iniques:
Qu'ai-je à perdre? ma vie: est-ce à moi, pour si peu,
De craindre un méchant roi plus qu'on ne craint un dieu?
Le pauvre est libre au moins!... ces brigands mercenaires
Nous ont lu du tyran les arrêts sanguinaires.
Quels juges assez vils pour les vouloir dicter!
Quels bourreaux assez durs pour les exécuter!
Ce courage appartient à ses froids satellites:

Et pourtant, du barbare esclaves hypocrites,
Des inhumains encor, dans leur lâche fureur,
Parmi les flots d'un peuple ému de sa pâleur,
Hurlaient, lançaient sur elle, en raillant sa faiblesse,
La fange des ruisseaux d'où sortit leur bassesse.
Elle, en pleurs, et muette, et la mort dans les yeux...

SHORE.

N'achève pas!...

LE MENDIANT.

J'ai fui.

SHORE.

Quoi! monstres odieux,
Tigres, vous flattez-vous que ma fureur vous laisse
Expier aux enfers cette atroce allégresse?
Mes mains vous atteindront, cruels! vos châtimens
M'apprendront à jouir de l'horreur des tourmens.
Richard, je braverai tes gardes, tes sentences;
J'affronterai les rangs, les glaives et les lances,
Des bourreaux alignés que tu nommes soldats...
Oui, pour toi je m'immole ou t'arrache au trépas;
O toi, qui subissant mille morts, mille outrages...
Oh! cherchons-la, courons, tentons tous les passages:
D'un contraire côté suivons-les à-la-fois;
Et que ce même lieu nous rassemble tous trois.
Oui, vieillard, joins ton zèle à notre ardeur commune:
Qui vit infortuné sait aider l'infortune.
Ne perdons pas de temps: séparons-nous; volons.

(Ils partent en se séparant.)

SCÈNE IV.

CATESBY, UN PIQUET DE GARDES.

CATESBY.

Le peuple est las de voir ses supplices trop longs:
De loin par intervalle ayez les yeux sur elle.
La foule en murmurant s'émeut pour l'infidèle:
Ce peuple, extrême en tout, passe avec abandon
De la colère aux pleurs, de la haine au pardon;
Après que sur le faible il a vomi l'outrage,
Sa charité succède aux transports de sa rage.
Bientôt, de nos devoirs blâmant la dureté,
Il voudrait nous punir de sa férocité.
Redoutons sa révolte à Richard dangereuse.
Laissez donc Jeanne errer, sans garde.

(Elle paraît seule, sous une robe grisâtre: ses cheveux sont dans le plus grand désordre sur son sein et sur ses épaules, ses pieds sont nus et sa marche très-chancelante.)

(Les soldats se retirent lentement en jetant même sur elle des regards de compassion.)

SCÈNE V.

JEANNE, seule.

O vie affreuse!
Quand viendra donc la mort m'enlever ton fardeau?...
Est-il jour?... est-il nuit?... sur mes yeux quel bandeau!
L'obscurité s'y mêle à des lueurs tremblantes...

Oh! pour l'être mourant que les heures sont lentes!
Enfin dans le tombeau trouverai-je la paix
Que le monde refuse à mes derniers souhaits?...
Ils sont loin... plus de bruit... la foule est écoulée...
Du peuple et des soldats je me vois isolée...
Mais où suis-je? le sais-je?... Oh! la faim me poursuit...
L'horrible faim me ronge, et la soif me détruit;
La soif... ma langue ardente en mon palais aride
Demande en vain à l'air une vapeur humide...
Enfant cruel! l'oiseau qu'étouffait votre main,
S'échappant sur ma route, a volé dans mon sein:
Peu s'en faut que, vivant, ne s'en nourrît ma rage...
Mais ma pitié frémit d'un acte si sauvage,
Et je le laissai fuir vers ce ciel, que du moins
Eût dû fléchir sa voix pour mes mortels besoins:
Je n'attends rien de l'homme... il veut qu'ici je meure.
(Après un silence, et jetant les yeux autour d'elle.)
Mais quoi! d'Alicia n'est-ce pas la demeure?...
Rampons jusqu'aux degrés du seuil que j'aperçoi...
Si tout autre foyer resta fermé pour moi;
Le tien, Alicia, sera moins inflexible...
Frappons...(elle frappe et appelle.) Alicia!.. quel silence terrible!..
N'ose-t-elle répondre au cri de l'amitié?
Ainsi de tous les cœurs j'écarte la pitié:
Sa porte, qui toujours fut pour moi sans barrière,
A l'effroi que j'inspire est inhospitalière!
Non, elle s'ouvre...

SCÈNE VI.

ALICIA, JEANNE.

ALICIA, pâle, les yeux égarés, et tenant en main un collier de diamans.

Hastings, Hastings m'appelle... Eh quoi!
Sur l'échafaud dressé veux-tu monter sans moi?
Attends... tu m'appelais... oui, ta voix m'a frappée...
A tous mes surveillans je me suis échappée...
Son collier... ah! disons qu'on le lui rende.

JEANNE.

Hélas!

ALICIA.

Femme, que me veux-tu? je ne te connais pas...
C'est Jeanne!... en quel état la vois-je?...

JEANNE.

En suppliante,
En proscrite; que dis-je? en humble mendiante;
Qui du moindre aliment n'a reçu le secours
Depuis... sais-je combien et de nuits et de jours?
Le cours du temps m'échappe... et mon œil morne et sombre
Ne sait plus mesurer la lumière ni l'ombre.

ALICIA, pleurant.

Tu le pleures aussi... ton deuil vient vers mon deuil...
Tu cherches mon séjour... c'est celui du cercueil.
Oui, depuis qu'à nos yeux sa tête fut offerte,
D'un voile ensanglanté notre vue est couverte...
Nous qu'encensait la foule, on nous laisse à l'écart...

Je n'ai plus mon Hastings... ni toi, ton Édouard...
Ton amant était roi, le mien digne de l'être:
La cour, qui t'adora, l'égalait à son maître...
Moi, moi... si son portrait, gage au moins de ses feux...

JEANNE.

Je me meurs... donnez-moi...

ALICIA, avec l'accent de la folie.

Je sais ce que tu veux.

JEANNE, essayant de se soulever.

Seulement un peu d'eau...

ALICIA, de même.

(Elle l'aperçoit évanouie.)

Dort-elle? oui, sa paupière...
Ah! craignons de rouvrir ses yeux à la lumière:
Respectons son repos... et qu'après son sommeil
Ce portrait qu'elle adore enchante son réveil!...
Lions sa chevelure aux vents abandonnée...

(Elle relève ses cheveux, et lui cache dans la poitrine le médaillon d'Édouard, en lui passant au cou la chaîne à laquelle il est suspendu.)

Vois par moi-même, Hastings, vois notre amie ornée!...

JEANNE, reprenant connaissance.

Quoi! je revois le jour...

ALICIA.

O Jeanne, sur ton sein
Revois ton cher trésor, ces dons...

JEANNE.

Est-ce du pain?

ALICIA.

Du pain...

JEANNE.

De m'en donner tu n'as pas le courage?
A secourir mes maux que la pitié t'engage...
Non... ma garde homicide environne ces lieux:
Richard m'a condamnée... il a partout des yeux.

ALICIA, avec un nouvel égarement.

Viens... viens loin de Richard dont la cour est esclave,
Viens implorer Hastings... Hastings lui seul le brave...

JEANNE.

Fatal délire!...

ALICIA.

Attends... je cours à ce vengeur...
Craindra-t-il de mourir pour être ton sauveur?...
Dieu! Richard à la main tient sa tête sanglante...
Fuyons! fuis avec moi de ce lieu d'épouvante.

(Elle s'éloigne.)

JEANNE.

Restez, Alicia!... revenez à mes cris...
O démence... un fantôme égare ses esprits...

(Alicia ne l'entend plus et disparaît.)

Ah! du sol, pour ma soif, qu'une source jaillisse!...
Où l'étancher?... ô terre! ô féconde nourrice!
Fais sortir de ton sein un fruit, des végétaux...
O rage!... nul mortel n'a pitié de mes maux...
Non... cette froide pierre est ma couche funeste...
Mourrai-je mieux ailleurs?... c'est le lit qui me reste...
Demeurons-y... toujours.

SCÈNE VII.

LE MENDIANT, JEANNE SHORE.

LE MENDIANT.

Quelques accens obscurs
Ont frappé mon oreille au détour de ces murs.
Qu'aperçois-je?... elle-même! oui, pâle, inanimée...
(Il s'approche doucement de Jeanne.)
Vous gémissez?

JEANNE.

Je meurs, par la faim consumée...
C'en est fait! je me sens résignée à mon sort...
Sur qui me nourrirait plane en ce lieu la mort.

LE MENDIANT.

N'importe!

JEANNE.

Quel es-tu, toi, dont l'âme hardie...?

LE MENDIANT.

Un mendiant, touché du besoin qui mendie:
Il osera, dût-il être sacrifié,
Du pain qu'il a reçu vous donner la moitié.

JEANNE, saisissant le morceau de pain qu'il lui offre, le portant avidement à sa bouche, et le laissant échapper en tombant à terre.

Ange bienfaiteur!

LE MENDIANT.

Non, je suis homme, et ton frère:
Les cœurs durs, que sont-ils? des fléaux sur la terre.

Qui s'approche?... Ah! que Dieu les éloigne d'ici...
(A Shore qui paraît.)
Grâces au ciel, c'est vous!... Accourez.... la voici!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SHORE.

SHORE, se précipitant vers sa femme.

Je viens finir les maux que ta faiblesse endure...
Ton aspect m'est rendu... que le mien te rassure.
Malgré l'épuisement sur ton visage empreint,
Le flambeau de tes jours n'est pas encore éteint.

JEANNE, abattue et humiliée.

Que j'ai craint de vous voir sur mon fatal passage!...

SHORE, au mendiant.

Pour sa faiblesse, ami, trouve quelque breuvage.
(Le mendiant va pour lui obéir, les gardes paraissent.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CATESBY, SOLDATS.

CATESBY, au mendiant qu'il retient, et à l'escorte qui le suit.

Arrête... Saisissez ces deux audacieux.
(A Shore et au mendiant.)
Qui de vous, au mépris d'ordres impérieux,
Osa l'alimenter?

LE MENDIANT, d'un ton énergique.

Moi, qui suis charitable:

C'est un crime d'état : mon pain même est coupable.

SHORE, avec indignation.

De la pitié blessée entendez-vous le cri?

CATESBY.

La loi proscrit ses jours, le roi...

LE MENDIANT.

Dieu m'a nourri :
Dieu nous prescrit l'aumône; une loi m'est connue,
C'est la loi qui fait vivre, et non la loi qui tue.

SHORE.

N'êtes-vous qu'instrumens d'un génie infernal,
Ou vos bras s'arment-ils au nom d'un tribunal?

CATESBY.

Richard, notre monarque, a dicté sa sentence.

SHORE.

Par de telles horreurs son règne affreux commence!

CATESBY.

N'ajoute point l'injure à ta rébellion,
Et cherche ton salut dans la soumission.
Ta désobéissance, aveugle et condamnable,
Aux yeux du souverain peut sembler pardonnable.
Il se rend du palais aux murs de Westminster :
Vous êtes sur sa route, il peut vous écouter.
Détrompé des grandeurs, dont il connaît le piége,
Son humilité marche exempte de cortége :
Lui-même veut d'abord religieusement
Restreindre l'appareil de son couronnement.
Il accueille en passant le malheur qui supplie.
Jetez-vous à ses pieds.

SHORE, montrant Jeanne qui succombe.

Que j'obtienne sa vie,
Et devant le cruel j'abjure ma fierté :
A ce dernier affront consent ma charité.
Mais, s'il faut qu'elle expire, ah ! qu'il tremble lui-même :
Il m'entendra.

CATESBY.

Contiens cette fureur extrême...
Il s'avance.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS; GLOCESTRE.

(Le duc de Glocestre traverse le fond du théâtre, devancé de ses gardes, et suivi de prélats et de courtisans qui l'accompagnent : Shore désespéré s'élance sur son passage, et l'arrête.)

SHORE.

Richard, j'ai transgressé tes lois.
Jeanne Shore périt, proscrite par ta voix.
La justice jamais ne condamne une épouse
Sans que de l'offensé la colère jalouse
Ne comble en l'accusant son propre déshonneur.
Permets, en révoquant l'arrêt de ta rigueur,
Que son époux l'enlève à ta garde inhumaine.

JEANNE, sortant de son évanouissement.

Qui ? mon époux !... c'est lui qu'un Dieu juste ramène !...

GLOCESTRE, bas à Catesby.

Catesby, mes neveux sont morts en ce moment :
Mon règne est assuré ; je puis être clément.

JEANNE, saisie d'épouvante.

Que vois-je?... est-ce Richard ou sa terrible image?...
Même au sein de la mort me poursuit donc sa rage!

GLOCESTRE, à Shore.

Quoi! par ta propre main on te disait frappé:
Tu vis: ainsi toujours un prince est donc trompé!
Qu'ai-je fait que venger les mœurs et ta mémoire
Contre mon propre frère, aux dépens de sa gloire?
Père de mes sujets, j'ai pensé que ma voix
Pour l'hymen outragé devait armer les lois.
Tu veux l'absoudre? Eh bien, qu'elle te soit rendue:
Je te pardonne, moi, de l'avoir défendue.

JEANNE, expirante.

Viens, généreux époux!... daigne au moins recueillir
Mes vœux pour toi... mes pleurs... et mon dernier soupir.

(Elle meurt.)

SHORE.

Vois, tyran, la douleur me l'arrache et l'emporte...
De ta fausse bonté fais donc gloire! elle est morte.
Cruel! si nos tourmens ne purent t'émouvoir,
Frémis du moins aux cris d'un cœur au désespoir.
Famille d'oppresseurs, vous fîtes sa ruine:
Édouard l'a perdue, et Richard l'assassine.
Va, Dieu qui dans ce jour te laisse couronner,
Appelle Richemond, qui vient te détrôner.

GLOCESTRE.

Qu'entends-je?...

SHORE.

Et si mon sang n'est versé par ta rage,

Je cours de ses soldats seconder le courage,
Et vengerai d'un monstre, échappé des enfers,
Mon épouse expirée et ma patrie aux fers.

GLOCESTRE.

Écoute; garde-toi de lasser ma clémence,
Factieux!... je devrais châtier ta démence.
Joins des traîtres vendus, des chefs aventuriers;
Fais que ton vil Tudor les transforme en guerriers :
Qu'il vienne; contre moi qu'il lève sa bannière;
Sur le champ de bataille il mordra la poussière.
Ce dieu, ce défenseur des monarques pieux,
Veillera sur des jours à l'état précieux,
Et, frappant les moteurs des publiques alarmes,
Protégera ma cause et bénira mes armes.

SHORE.

De plus grands ennemis te glaceront d'effroi.

GLOCESTRE.

Qui ?

SHORE.

Tes neveux, ton frère, assassinés par toi;
Hastings, Vaughan, Rivers, Gray, toutes tes victimes;
Toutes viendront crier vengeance sur tes crimes;
Et, s'armant contre toi, les vivans et les morts
De ton sceptre sanglant affranchiront ces bords.

GLOCESTRE, hors de lui-même.

Soldats! qu'on le saisisse.

(Les gardes mettent la main sur Shore, penché vers le cadavre de son épouse.)

GATESBY, *désignant le mendiant aux soldats.*

Et ce vieillard coupable
Qui rebelle à vos lois...

GLOCESTRE.

Lui!.... c'est un misérable:
Mais qu'on charge de fers ce traître audacieux.
(*Au mendiant.*)
Toi, va prier pour moi.

LE MENDIANT, *avec fermeté, montrant Shore et Jeanne.*

Je vais prier pour eux.

FIN DU DERNIER ACTE.

SCÈNES SUPPRIMÉES

DE CE DRAME,

APRÈS LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION ; ET QUE J'AVAIS CRUES NÉCESSAIRES POUR PRÉPARER LA FOLIE D'ALICIA.

SCÈNE VIII.

HASTINGS.

. . . . . .

. . . . . .

De mon adversité compagne misérable!
Absous de mon amour l'offense pardonnable.
(Il s'agenouille devant elle.)
L'hommage d'un mourant, à tes pieds tout en pleurs,
Doit de touchans respects investir tes malheurs.

JEANNE.

Je ne me souviens pas qu'Hastings m'ait offensée....
Dieu nous réclame.... Dieu.... c'est ma seule pensée....

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ALICIA, s'élançant désespérée au milieu des gardes.

ALICIA, hors d'elle-même.

Tous vos efforts en vain arrêteraient mes pas...
Laissez-moi le revoir, laissez, cruels soldats!..
(Elle traverse la salle, et se jette dans les bras d'Hastings.
Ah! si tu meurs, Hastings, qu'entre tes bras j'expire.

HASTINGS, lui montrant Jeanne Shore.

Ne donne tes regrets qu'à cette autre martyre.

ALICIA.

Crois-tu que pour son cœur ton trépas plus affreux... ?

HASTINGS.

Par l'ordre du tyran nous périssons tous deux.

ALICIA.

Qu'as-tu dit ? Quoi ! l'arrêt de ce monstre farouche....

JEANNE.

Mon amie !... on t'entend.

ALICIA.

Son amie !... ah ! ta bouche
Me donne encor ce nom ?...

JEANNE.

Daigne encor le porter :
Ma mort, Alicia, peut seule te l'ôter.

ALICIA.

Toi, qu'émeuvent ainsi des craintes généreuses,
Tu ne soupçonnais pas qu'il fût des malheureuses,
Des perfides, que rien ne peut justifier,
Aux oreilles du tigre allant tout confier.
Une femme à Richard fit entrevoir la marque
De ta fidélité pour le sang du monarque ;
O crime ! à des tyrans, maîtres de notre sort,
Dénoncer les vertus c'est provoquer la mort.
Cette femme cruelle, et digne d'anathême,
Cette femme perfide, horrible.... c'est moi-même.

HASTINGS.

Qui ? toi !.. fuis deux objets par ta rage opprimés,
Ou je maudis nos nœuds que l'enfer a formés.

ALICIA.

Je ne cains que l'horreur du coup qu'on te prépare ;
Que ton courroux m'apprenne à maudire un barbare.

JEANNE.

Mes souffrances encor ne me l'ont pas appris....
Des réprobations écartons nos esprits.

De lui ravir vos feux elle me crut capable....
Elle a pu se tromper.... tous me jugent coupable.
La mort nous interdit les imprécations
Qu'inspirent aux vivants leurs folles passions.
Qu'elle aille au temple saint bénir ses deux victimes.

ALICIA, éplorée, s'agenouille entre Hastings et Jeanne Shore.

Innocents condamnés, pardonnez-moi mes crimes.
La triste Alicia vous implore à genoux....

JEANNE.

Ah! vis en paix.

ALICIA, pleurant.

Et toi, cher Hastings?...

HASTINGS, la relevant.

Levez-vous.
Hastings plus que vous même a besoin de clémence.
En me perdant par vous, la seule providence
Punit les vanités d'un coupable bonheur
Qui de votre famille a pu ternir l'honneur;
Et me fait expier les secrètes blessures
Que votre cœur séduit reçut de mes parjures.
Faisons donc, à cette heure où m'attend l'éternel,
D'un mutuel pardon l'échange solennel.

SCÈNE X.

LES MÊMES, CATESBY, ET QUATRE SOLDATS.

CATESBY.

Mylord, le duc nous presse : il faut qu'on vous emmène.

STANLEY, à soi-même.

O rage impatiente et digne de sa haine!

ALICIA.

Sur des sujets en pleurs glorieux de régner,
L'inhumain dans le sang brûle de se baigner....

HASTINGS, avec un courage résigné.

C'en est fait!

JEANNE, pensive et effrayée.

Moi.... le peuple, inondant les passages,
Va sur mes pas tremblants exhaler mille outrages.

HASTINGS.

Combien de mes rivaux, courtisans orgueilleux,
Qu'au hasard offensa mon dédain sourcilleux,
Qui demain gémiront au même sort en butte,
Ce soir, en leurs banquets, vont rire de ma chute!
Mais partons.... il est temps qu'on m'arrache à ce lieu....
(A Jeanne Shore.)
Adieu! je vais mourir.

(Alicia s'évanouit.)

JEANNE.

Et moi souffrir; adieu!

(Deux soldats entraînent Hastings et Jeanne Shore.)

543377